

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 40 fr. Six mois... 25 fr. Trois mois... 15 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 42 fr. Six mois... 26 fr. Trois mois... 16 fr.
Chèque postal Lorient 456-05

Les anarchistes veulent ins-
tituer un milieu social qui assure à cha-
cun le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

Merci, camarades !

Inutile de vous dire, camarades lec-
teurs, que le Libertaire quotidien est
sauvé, puisque ce matin, presque con-
tre toute attente, il parait.

Il l'a échappé belle !
Ici, à l'Administration et à la rédac-
tion, nous avions perdu toute confiance
au cours de la semaine dernière. Nous
avions fait déjà toutes démarches pour
le lancement de l'hebdomadaire. Nous
n'eûmes un peu d'espoir que samedi
soir, mais pas beaucoup encore.

De tous côtés, les amis, frottés par
l'évidence, apportèrent leur thune de-
puis samedi. Mais arriveraient-ils à
temps ? Auraient-ils répondu lundi soir
en nombre suffisant au S. O. S. de
détresse ?

Hier soir, à 19 heures, nous faisons
le compte des thunes, et le total était
de 1.743 thunes, soit 8.715 francs.

Le Libertaire quotidien allait donc
sombre, ne pas paraître ce matin,
puisque les dix mille francs, montant
des thunes mensuelles, ne nous étaient
pas parvenus...

Non, le Libertaire quotidien ne som-
brerait pas. Une amie veillait.

La dévouée camarade Paillard, du
groupe de Levallois-Perret, qui, déjà,
démentait à plusieurs reprises la caisse
de l'Union Anarchiste, nous fit don de
cinq mille francs.

Nous pûmes à peine la remercier,
tellement l'émotion embuait nos yeux
et nous prenait à la gorge.

Le Libertaire quotidien était sauvé !
et nous ne voyions que cela.

Brave amie Paillard, trouvez donc ici
tous les remerciements que nous ne
pourrions pas à vous faire hier de
vive voix. Trouvez aussi ceux de tous
nos lecteurs qui, grâce à vous, à votre
généreuse solidarité, ont pu ce matin
se procurer la nourriture intellectuelle
quotidienne si impatiemment attendue.

Merci aussi, bien sûr, aux nombreux
amis qui ont fait selon leurs ressources
et qui nous ont adressé une ou plu-
sieurs thunes.

La première tranche de la souscrip-
tion — « les cinq francs mensuels du
Libertaire quotidien » — sera close
demain soir.

Il est convenu, n'est-ce pas, —
exception à part, — que les souscrip-
teurs de ce mois (20 avril au 20 mai)
seront les souscripteurs du mois pro-
chain (20 mai au 20 juin). Et si les dix
mille francs de cette première tranche
ne sont pas atteints demain, il faudra
qu'ils le soient pour la deuxième tran-
che, avant le 20 juin ; nous trouverons
bien, que diable, pour le mois pro-
chain, les quelques souscripteurs qui
pourront nous manquer ce mois-ci ;
c'est d'ailleurs absolument nécessaire,
car nous n'aurons pas toujours la
chance de voir, au dernier moment,
accourir le sauveur.

Cette entraide qui, de toute part,
s'est manifestée pour le journal, nous a
touchés au plus haut point, et nous
avons pris entre nous la résolution de
nous consacrer plus encore que dans le

passé à l'Administration et à la ré-
daction du journal.

Déjà donc, n'ayant en vue que l'inté-
rêt du Libertaire quotidien, nous nous
adressons aux militants anarchistes de
quelque tendance qu'ils se réclament,
et franchement, sans arrière-pensée,
nous leur offrons une fois encore les
colonnes du quotidien. Il faut que notre
organe soit en effet le reflet du mouve-
ment anarchiste de ce pays.

Trêve donc aux disputes passagères
et aux rancunes amassées souvent sans
raison.

La mort qui a frôlé de si près le
Libertaire quotidien, doit nous rendre
sages.

Militants anarchistes qui n'avez pas
donné à notre organe, à votre organe,
toute votre collaboration, nous ne nous
contenterons point de vous lancer cet
appel, nous ferons auprès de chacun de
vous une démarche pressante et toute
fraternelle, et nous sommes certains
que nos lecteurs auront prochainement
le grand plaisir de vous lire.

Nous avons des torts, vous avez des
torts, mais, n'en parlons plus.

Et en avant, ensemble, pour un beau
journal anarchiste !

LES CINQ FRANCS MENSUELS du quotidien anarchiste

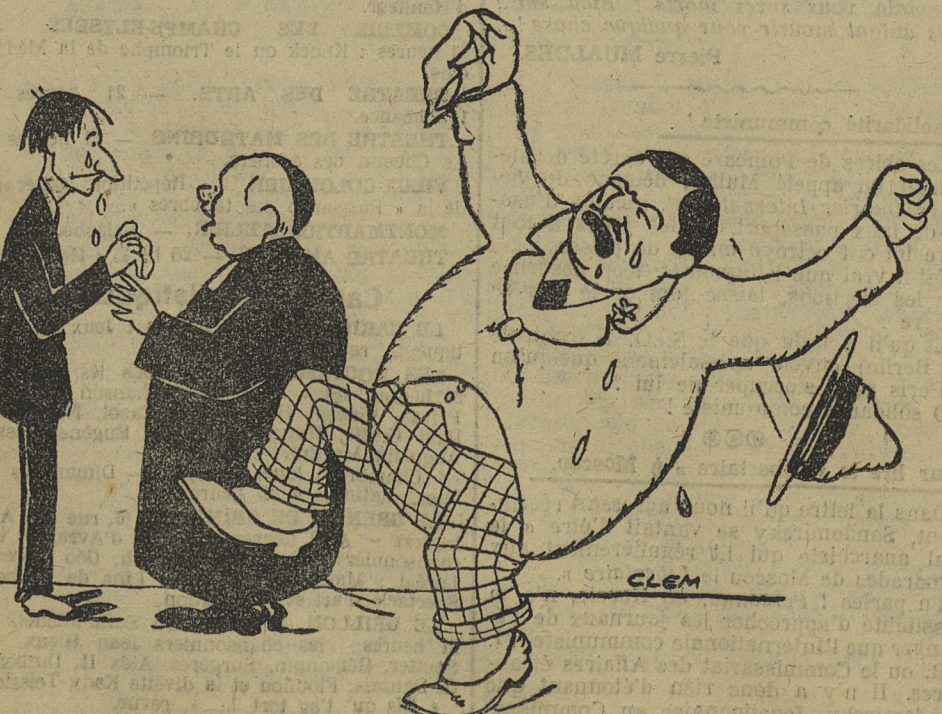
ONZIEME LISTE

Reçu par l'Administration : Groupe du Pré-
Saint-Gervais (3) ; Neveu, à Saint-Cheron, 614,
Couture, Allau, Marseille, Libération, U. des S.
des Bouches-du-Rhône, Bichard, Esposito Ange,
Moreau, Henri, à Saint-Henri, E. Mozes, Gou-
doin Louis, Joseph Bach, Pour les 10.000 (3) ;
Lagache, Bay, Auguste (2) ; Rézia Laurent (2) ;
Bouchard, Frédéric, Groupe du Drancy (versé
par Gillette, 10) ; Brachet, Arrachart (3) ; Ce-
vanna (4) ; Jesus Rabia (2) ; Perrina, Lyon, Versé
par Roth (5) ; Lafoly, Berlin, Allier ; Deux Amis
argentins (2) ; Blanc Henri, Raoul-François ;
Un Libertaire espagnol, 2° versement (10) ;
Puech, Enriqueta ; Lénigues, Groupe anarchis-
te de Levallois (3) ; Libertaire, La Petite
Fernande (2) ; Guérin, sa 2e thune, Lepine,
Boris, Fino, Léa, Charlot Taiboult, Colombo,
Antonsanti, Richebourg, Dumathray (2) ; Di-
dier, Vergnaud, René (2) ; Hermine (2) ; Un Ami,
Laurent, Champignon, Richard, Maurice Robert
(4) ; Henri Zisly, Gauthier (5) ; Gouville (5) ; Ri-
berolle (2) ; Groupe régional de Bezons (12) ;
Loison, Leroy, Jojo de Courbevoie, Claudon
(2) ; Berthier (2) ; Trois Amis (versé par Berthier,
3) ; Breton C. ; Joannès Paul (2) ; Ratier (2) ; Dero,
Vignettes, Paul Albert, Soissons, Trévidé et
sa compagnie (2) ; Roger et René (4) ; Antoine,
Bernard, Leneux, de Pantin-Aubervilliers ;
Georgette Leleux, U. Hors-la-Loi, M. Salon
Del Sarte et sa compagnie (4) ; Groupe du 13^e
(26 fr.) ; Reliquat des sommes perçues, cam-
pagne antiparlementaire, 3^e secteur (38 fr.) ; En
achetant des livres : Goyol et Bichat (2) ; Armen
(2) ; Mallet, des Libérés, Raoul P., Foulley,
Kremlin-Bicêtre, Simon (2) ; Ernest Hermann et
Laurence (2) ; Albert, et Léon Gérard (2) ; Mar-
ceau fils, Un Syndicaliste (2) ; Suite du mandat
de Reims (12) ; Nemo, Colson, Maurer, Juel,
Estève, Rabillon, Daudel André, Le Bourg, Bou-
lon, Picard, Roger et Marius (2) ; Panayot Wa-
sileff, Costa, Friguet Groupe de Rueil (3) ; Jean,
Thir, Lucien Simon, Vatel, Morel, Arondel, Er-
nest.

Par chèques postaux : Gaylé, César, Faure,
Bois, Chaux, Albertini, Saut, David, Sonssac,
Teile Joseph, Maynard et Demichelis (2) ; Hu-
boux, à Lyon, Tagliani, à Marseille, Madeline
Louis, à Courbevoie, Bachelier, Breguero, Mo-
risse, Fred Prevost (3) ; Deux Gabelous havrais
(2) ; Spriet, Duforest, Barbé, Seurineck, Ossart
Eugène, à Tréacourt, Samin, à Courbevoie,
Dryburgh, James, Sine Marcel, Burt, Avois (2) ;
Grandjean, J. Bontie, Denis Marcel, Robert Vi-
tor, J. Lopez, à Bône, Bultjaurx Henri, à
Roubaix (10). — Total : 255 francs.

Total de la présente liste : 1.135 francs ; to-
tal des listes précédentes : 7.580 francs ; total
à ce jour : 8.715 francs.

LARMES SUR LE CARREAU. — I



LÉON DAUDET. — Jeanne d'Arc nous a porté malheur... le quotidien
des « Cannibales » n'est pas mort !

Mise au point

A Sandomirsky

Le camarade Sandomirsky est embêté...
et pour cause. Il voudrait bien être sec...
et pourtant comme il fait bon être dans
l'eau fraîche ! Refusant de polémiquer avec
un exilé (qu'à cela ne tienne, camarade
Sandomirsky — je suis à votre service)
il finit par lui dédier une polémique qui
prend un gros morceau de son article. Je
regrette seulement que je ne puisse lui
répondre dans un journal anarchiste russe
publié en Russie... et c'est bien un peu de
la faute du camarade Sandomirsky.

Mais voyons, qui a vraiment changé ?
Nous étions tous — et nous le sommes
encore — admirateurs de la Révolution
d'octobre. Chacun de nous, et Sandomirsky
comme les autres, a jeté ses énergies dans
l'œuvre de reconstruction et d'édification
d'une nouvelle société. Chacun le fit à sa
façon et d'après ses capacités. Il est vrai
que des persécutions d'anarchistes par le
gouvernement soviétique ont eu lieu dès
1918. Mais elles étaient rares, dispersées...
et puis la situation du pays était tragique.
Nous fermions les yeux. Nous disions que
c'était passager ; que c'était plutôt l'incon-
science des petits tchékistes trop zélés. Nous
ne pensions pas qu'un communisme — fût-
il étatiste — pourrait jamais devenir ou-
vertement contre-révolutionnaire.

Mais voilà 1921 qui arrive. Nous sommes
au X^e Congrès du Parti Communiste Russe.
L'ordre est donné : demi-tour à droite !
Lutte jusqu'au bout contre l'anarcho-syn-
dicalisme ! Le même jour que cet ordre est
donné par Lénine — le 8 mars, juste un
mois après la mort de Kropotkine — tous
les anarchistes, à l'exception d'une poignée,
sont arrêtés à Moscou. Pétrograd suit. Puis
vient la province. Extermination systéma-
tique des anarchistes et de l'anarchisme. Que
faisons-nous, anarcho-syndicalistes, restés
libres ? Nous protestons ouvertement — à
Moscou — contre ces persécutions. Nous
nous refusons de tourner à droite. Que fait
Sandomirsky ? Il tourne à droite avec les
communistes et continue à les supporter
malgré les persécutions, devenues systé-
matiques, malgré la N. E. P., malgré l'em-
bourgeoisement de la Révolution, malgré le
capitalisme « rouge ».

Qui a changé — en tant qu'anarchiste ?

Et en rappelant la conversation que j'ai
eue avec Sandomirsky à ma sortie de pri-
son, il oublie d'ajouter ce que je lui avais
dit alors : que son attitude en Italie, lors
de la Conférence de Gênes, n'était pas
franche, et que sa critique des communistes
(il appelait les persécutions des anarchistes
une « faute ») était tellement faible et « en
passant » qu'elle se perdait dans les décla-
rations multiples sur la nécessité pour les
anarchistes d'être frères avec les commu-
nistes... qui les fusillaient. Merit au Liber-
taire qui force, petit à petit, — et grâce à
quelques efforts de patience et de bonne hu-
meur ! — le camarade Sandomirsky à se
déclarer plus souvent et plus spécifiquement
sur la question des persécutions. Et si
les conditions posées par Sandomirsky dans
sa lettre à Malatesta, dont il cite un pas-
sage, ont jamais été prises au sérieux par
lui-même, — eh bien ! il aurait dû être as-
sez solide des anarchistes et des anar-
cho-syndicalistes pour dire aux Communistes
: « Pas d'appui de ma part, pas de
collaboration avec vous de ma part, tant
que les anarchistes sont enfoncés ou exi-
lés, tant qu'ils n'auront pas le droit de
propagander et d'organiser. »

Le camarade Sandomirsky n'ose pas le
dire ; le camarade Sandomirsky ne veut
pas le faire.

Oui, nous savons que les communistes
russes « comprendront » à la fin des com-
ptes leur « erreur » de persécuter les anar-
chistes. Ils le comprendront comme tous les
gouvernements le comprennent — quand
l'indignation générale leur fera lâcher prise
et rendre gorge.

Quant à nous, nous nous refusons de
serrer la main à des bourreaux conscients
et par calcul, car les Zinovieff, les Trotzky,
les Djerzinsky et autres du Kremlin sont
bien conscients et responsables de ce qu'ils
font. Eh bien ! Est-ce que le camarade San-
domirsky se refuse de leur serrer la main ?
Loin de là. Au contraire : il les considère
comme ses frères !

Pour sortir un peu cette contradiction
plus que flagrante, le camarade Sandomirsky
nous parle toujours de ces mystérieux
« communistes sincères » qui « commen-
cent à comprendre » et sur lesquels la
lettre de Chazoff « a produit une forte im-
pression ».

Voyons, soyons francs. Que savons-nous
de ces communistes sincères ? On n'est
sincère que quand on n'est pas poltron. Et
tant que ces communistes « sincères » ne
seront sincères que dans le cabinet du ca-
marade Sandomirsky au commissariat des
affaires étrangères — nous n'avons que
faire de leur sincérité. Il faut en finir avec
cette comédie qui tourne au tragique. Assez
de mettre des bâtons dans les roues et de
jouer le rôle de paravent derrière lequel
le gouvernement russe et ses agents sont
toujours heureux de se placer quand il
s'agit de s'adresser aux anarchistes de
l'étranger !

Il y a un mouvement international révo-
lutionnaire contre les persécutions systéma-
tiques des bolchevistes à l'égard des révo-
lutionnaires russes. Ce mouvement soulève
l'indignation du prolétariat mondial et sa-
ra bien, un jour pas trop éloigné, demander
des comptes au Kremlin. Ne tenez pas,
camarade Sandomirsky, de barrer la route
à ce mouvement : ce rôle n'est pas glo-
rieux. Vous auriez un meilleur rôle à rem-
plir — plus modeste, il est vrai — celui
d'adhérer franchement à notre mouvement
de protestation et d'agitation, de lui don-

« Le vieux ordre de choses est matérielle-
ment détruit, mais moralement il continue
de vivre au milieu de nous et en nous-mê-
mes. L'hydre aux cent têtes de l'ignorance,
de la barbarie, de la bêtise, de la lâcheté,
de la goujaterie, n'est pas tuée : elle n'est
que surprise ; elle s'est cachée, mais elle
n'a pas perdu la capacité de dévorer des
âmes vivantes. » — MAXIME GORKI. (Ecrits
de Révolution.)

Ces lignes du grand écrivain slave
dont l'âme est plus profondément occi-
dentale qu'orientale, illustrent éloi-
guement les causes de l'échec de la
révolution russe qui, victorieuse sur le
terrain des armes et de la force brutale,
se trouve écrasée aujourd'hui sur le
champ de bataille économique par la
puissance et la valeur organisatrice du
capitalisme international. Lorsque pour
sauver la révolution, Lénine eut aiguillé
celle-ci sur les voies de la N.E.P., il po-
sait lui-même au XI^e Congrès du Parti
communiste russe le redoutable problè-
me : Nous n'avons pas d'autre issue pos-
sible ; c'est une lutte incertaine au bout
de laquelle nous sortirons ou vain-
queurs ou vaincus. Toute la question
était là en effet : le P.C.R. triomphant
politiquement et militairement se révé-
lerait-il capable dans ce duel formidable
avec la bourgeoisie qu'était la N.E.P.
de devancer et de battre celle-ci dans
le domaine de l'économie, son terrain
de toujours où elle possède toutes les
qualités nécessaires, toutes les meilleu-
res chances de succès ?

Il semble bien maintenant que de ce
tournoi — certes, très inégal — c'est le
capitalisme qui arrive bon premier,
puisque si nous ajoutons foi aux plus
récents documents, il occupe en majo-
rité les plus fortes positions. Nous
ne voulons pas pour le moment recher-
cher les raisons qui ont provoqué le re-
cul économique de la révolution russe.

Il nous suffit simplement de constater
ce recul et de nous efforcer à compren-
dre par quels moyens nous pourrions
à l'avenir éviter le retour d'aussi désas-
treuses expériences. Il faut que les ré-
volutionnaires se pénètrent bien de cette
vérité qu'au stade actuel du développe-
ment des forces économiques, au milieu
d'une Europe puissamment industrialisée,
il est très difficile — je ne dis pas
impossible — de retourner par la seule
force du nombre et de la violence : un
jour, les solides assises, les fondements
millénaires de notre société contemporaine.
On peut briser violemment un
système politique ; on ne détruit pas
aussi aisément un système économique.

Du fond le plus lointain des âges jus-
qu'aux jours présents que nous avons
la honte de vivre, bien des fois l'His-
toire a retenti de la rouge clameur de
révolte des hommes broyés dans le cer-
cle maudit de l'éternelle souffrance,
bien des fois la terre a tressailli sous
l'élan désespéré, le soulèvement prodigieux
de peuples et de races océaniques
courbés dans l'infamie nuit de la ser-
vitude, bien des fois les cieux auréolés
de pourpre par les reflets des incendies
et des massacres ont vu rugir la mi-
sère et déferler la tempête, obscures
forces déchaînées jetant leurs angoisses,
leurs colères, roulant leurs flots livides
jusqu'aux portes encore vierges des fu-
turs horizons.

Oui, il y a des centaines de siècles
que les classes serviles s'acharnent à
rompre le joug de l'infamante oppres-
sion des élites dirigeantes, et jusqu'à ce
jour, hélas ! elles n'ont fait que changer
le nom de leurs maîtres et de leurs
institutions, sans jamais rien transfor-
mer à l'ordre fondamental des choses, à
l'ineffable iniquité qui semble être
une des lois naturelles du monde
vivant. C'est qu'il y a, en effet, au-des-
sus de la volonté des hommes, au-
dessus de la vie elle-même, toute la
force terrible et assujettissante de

ner son aide pratique, et de dire ouverte-
ment ce que le gouvernement russe actuel
fait avec les révolutionnaires russes, avec
les anarchistes, avec les anarcho-syn-
dicalistes.

Et quand l'agitation internationale aura
gain de cause, quand les prisonniers sorti-
ront de leurs casemates, et les exilés re-
viendront de « là-bas », quand nous aurons
notre presse, nos clubs, notre propagande,
— alors nous parlerons des relations entre
communistes libres et communistes autori-
taires.

Mais pas avant !

A. SCHAPIRO.

P. S. — Un mot sur Karéline. En lui
donnant l'épithète de « ramolli » j'ai eu en
vue Karéline bien portant. Sa maladie n'a
rien à voir là-dedans : je ne l'ai apprise
que par l'article de Sandomirsky.

l'esprit du passé. Que nous le voulions
ou non, le passé est sur nous, le passé
est en nous, et tout ce passé fait d'igno-
minies, de lâchetés et d'habitudes nous
écrase de son poids meurtrier, rendant
stériles les plus nobles efforts de réno-
vation humaine.

Et l'extrait que nous avons donné de
Gorki, extrait aussi amer que le nom
même du romancier, éclaire singulière-
ment l'âme orientale, l'âme boueuse
mais aussi sublime de ce peuple qui a
trouvé en lui assez de force matérielle
pour renverser l'odieuse autocratie des
czars, mais n'a pu réunir ensuite assez
de forces morales et spirituelles pour
détruire de fond en comble l'intraitable
esprit du vieux monde.

La principale cause de l'échec de la
Révolution russe — en laissant de côté
les impérieuses nécessités économiques
qui ne se posaient pas encore trop
violemment dans la première phase du
bouleversement social — est justement
dans ce fait que l'idée de destruction,
de cette destruction de l'esprit du passé
et de tous les vieux despotismes, alors
que les multitudes slaves jelaient le tra-
gique appel d'occur révolté de l'humanité
tout entière vers des lendemains
lumineux et fraternels, ne fut pas pou-
sée à fond, exacerbée jusqu'à ses
extrêmes limites.

Arrêtée en plein élan, n'ayant pu pro-
voquer la rupture totale de l'immense
appareil économique qui enchaîne soli-
dement les sociétés modernes, la
Révolution russe a été ramenée, par la
force des choses, dans les sentiers
battus de l'économie capitaliste, et de-
main, peut-être, s'engagera sur la route
déjà parcourue par les démocraties
d'Occident et d'outre-Atlantique.

Gorki a donc vu juste, puisque dans
ce grand épisode de lutte de classes,
la mort l'emporte sur la vie, le passé
triomphe des jeunes forces de l'avenir.

C'est pourquoi il nous faut plus que
jamais comprendre ceci : nous ne
sommes encore qu'au début d'un gigan-
tesque combat, d'un combat où la
poussée lente des générations qui mon-
tent va se heurter au roc vulnérable,
mais redoutablement armé de toutes les
puissances alliées du Mal, de tous les
monstres engendrés par des siècles
d'ignorance et de servitude.

D'après et longues luttes attendent les
hommes qui auront le courage et l'auda-
ceuse volonté d'élever leurs cœurs et
de dresser le nouvel idéal humain
contre l'effrayant cynisme, l'hypocrisie
plus honteuse que le vice et le brutal
mercantilisme où croulent avec un bruit
d'orage les civilisations crépusculaires
des races d'Occident et d'Orient. Seuls,
au milieu de la débâcle des idées et des
principes qui, durant près de deux
siècles, ont nourri les démocraties
d'Europe, les anarchistes possèdent le
secret qui assurera à l'humanité pou-
sée vers de rouges et ténébreux destins,
des lendemains plus pacifiques et plus
en harmonie avec les grandes forces
de la Nature qu'elle se doit de dominer
pour l'œuvre même de vie.

Parmi les tempêtes et les fureurs qui
dissoudront à jamais l'âme fangeuse et
l'esprit haineux du monde capitaliste,
les anarchistes sauront, par la vertu
tragique de leur pensée bafouée, in-
sultée par la sanglante suffisance des
matrès et le rire atroce des multitudes
esclaves, par la grande idée de frater-
nité et d'amour qui les anime et aussi
au prix des plus héroïques sacrifices,
arracher l'humanité de l'ornière de la
barbarie et de la lâcheté, et la pousser,
invincible et toute frémissante, par delà
les tombeaux et les chaînes du passé.

Ces jours présents crient vers l'ave-
nir ; les heures qui s'égrenent lente-
ment à l'aube encore de ce siècle sont
comme un véritable cri d'angoisse, un
dernier appel jeté aux derniers hommes
qui auront l'audace de vouloir vivre
librement les derniers jours de leur vie
à une époque où tout : pensée, intelli-
gence, science, est asservi aux puis-
sances d'argent.

Anarchistes, penseurs, hommes libres,
il faut répondre à ce suprême appel ;
et tous, loin de la lie fangeuse où s'en-
foncent les partis et les hommes qui
croient encore représenter la belle
intelligence européenne et préten-
dent orgueilleusement sauver le vieux
monde du désastre, nous bâtirons en-
semble la vivante citadelle qui portera
le coup mortel au cœur même du capi-
talisme cyniquement triomphant, et
nous donnerons aussi à l'humanité nou-
velle une nouvelle âme.

BAILLOT.

La Propriété

Décidément, l'édifice social laborieusement élevé est bien fragile : un simple regard sur n'importe laquelle des utopies qui nous régissent suffit pour s'en convaincre.

Quelles sont les lois primitives qui ont régi les premières bases de la propriété ? Je les ignore, mais peu importe.

Avant tout, un mot : ce n'est pas la théorie communiste que je viens exposer ici, car ce serait pour le moins autant étrange qu'inutile.

Mais comme on a beaucoup discuté sur la valeur conventionnelle de chaque chose, il serait bon de se rendre compte clairement de ladite valeur accordée plus ou moins à tort et à travers, afin d'en indiquer l'erreur.

« Rien n'est grand, rien n'est petit », a dit le sage Hermès, avec assez de bon sens, il me semble, mais comme il existe les nécessités du genre de celle qui veut, par exemple, récompenser par un ruban la valeur d'un homme, on a donc été obligé de faire une sélection entre telle ou telle chose, en un mot de créer la valeur qui l'on a appliquée proportionnellement à tout ce qui vit ou se trouve sur la terre.

Mais cette obligation purement théorique et conventionnelle est devenue à travers les siècles d'abord une habitude, puis une loi, et on l'appelle maintenant une vérité.

Or, si l'on part du principe que l'homme a été mis sur la terre pour y faire quelque chose, ou donc a été puisé le sophisme de la création des maîtres et des valets ? Qui donc a dit : « Cette terre inconnue me plaît, j'en prends une partie », et qui donc surtout a consacré à jamais cette propriété ? D'où vient la loi de l'héritage ? Pourquoi un père est-il moralement forcé de remettre à sa mort tous ses biens à ses enfants ? Quel droit ceux-ci y ont-ils ?

Ces lois qui pour la majeure partie s'intitulent : « Code civil », par qui ont-elles été élaborées ? Par des conquérants, par des parvenus, par des juristes qui se sont imposés ? On n'en sait rien, mais ces lois viennent de loin, puisque nous les retrouvons éclatantes dans l'antiquité grecque et romaine, rudimentaires dans la Gaule sauvage.

L'erreur remonte donc bien haut, mais les siècles, au lieu de l'alléger, l'ont aggravée.

Je ne parle pas du régime monarchique qui, aboli ou constitutionnel, est une absurdité, non plus que du régime républicain qui n'est après tout qu'une royauté à plusieurs têtes, mais je ne veux m'occuper que de tout gouvernement social, quel qu'il soit, qui contrefaçon de tout son poids l'erreur fondamentale.

Avant tout, il me semble inconcevable que chaque génération soit obligée de se soumettre aux lois qui l'ont précédée. N'est-il pas risible de penser que nous subissons le poids d'une décision prise par un quelconque seigneur féodal et contresignée par des laïques ?

Ah ! certes oui, j'en suis, mais, comme l'écrit, pour ne pas en pleurer.

Si tant est que nous ayons besoin d'une loi sociale qui généralise en bloc les nécessités de l'existence, pourquoi va-t-on la puiser dans la source d'un passé si loin de nous ? Cela a-t-il seulement un soupçon de logique et de bon sens ?

Il va sans dire qu'il est absolument impossible d'indiquer en quelques lignes l'énorme faisceau d'erreurs qui nous entourent, mais il suffit, je crois, de faire admettre à chacun que le principe de l'autorité civile ou religieuse est aussi faux dans sa base que dans son application.

Pour s'en rendre parfaitement compte, il n'y a qu'à examiner la première venue des obligations sociales.

Prenez, si vous le voulez, la propriété, puisque aussi bien c'est de cela que j'avais projeté de vous entretenir aujourd'hui.

Avant tout, l'unique fait de la transmission perpétuelle des biens de la terre est, comme vous l'admettez sans doute, absolument paradoxal et est le résultat de l'empêchement qu'a exercé la force sur l'individu.

Ceci dit, passons à résoudre le problème qui se trouve d'autant plus compliqué qu'il frole dangereusement les doctrines communistes qui ne font pas du tout notre affaire.

En effet, le communisme veut, avec le démembrement (confiscation, si vous préférez) de la propriété, instaurer un régime radicallement social et qui n'aurait d'autre résultat que d'asservir un peu plus la personnalité sous la force générale d'une société ne marchant qu'en groupes serrés et n'admettant tout labour, toute invention ou autre, qu'en les généralisant et en prenant que le meilleur de chacun pour en faire un immense Tout.

Ce Tout ne peut être que l'adversaire de l'Unité.

Aussi, le moyen de parer à cette confiscation globale de cerveaux et de richesses, peut-être, avec assez de juste raison, passer pour une utopie.

Mais enfin, que diriez-vous d'un monde où l'accomplissement facile des nécessités, je ne dis pas sociales, mais tout au moins physiques, serait proportionné à la valeur personnelle et individuelle de chacun ?

Comprenez bien que je me place en un terrain mou, si tant est qu'il y ait des degrés dans l'anarchie, et je me sers avec intention du mot valeur qui, pour si relatif qu'il soit, ne s'applique dans ma pensée qu'aux manifestations personnelles d'esprit et de cœur de chacun.

Encore une fois, je sais que tout cela peut paraître une anarchie rationnelle, mais en plaçant au point de vue moral et intellectuel, je crois être d'accord avec tous ceux qui ont en eux la plus légère manifestation de la personnalité.

Faire connaître le mal est quelque chose, mais en indiquant le remède est mieux. Ce sera la tâche de demain.

(A suivre.)

RENEE D'AXEL.

OCCASION

L'AMOUR ET LA MORT

par VIGNÉ D'OCION

Un volume de 300 pages

En vente à la Librairie Sociale, 2, rue Louis-Blanc, Paris (X^e).

Prix : 3 fr. 50 ; franco recommandé : 4 fr. 50

Cheque postal : Marcel Jonot 520-42

AVENIR

O temps vastes et pleins d'hymen et de paix forte,
Couronnées sans automne et boucliers d'azur,
Vous faire naître... et voir la beauté du grand Mur,
Lire toujours les vers éclatant sur la Porte.

Loi, géologie, fusillade, hypocrisie horrible,
Tout l'appareil funeste inclinant les beaux fronts,
Votre âge sera mort, et sous les larges ponts
Passera l'onde fière au flot clair et sensible.

O cœurs, ô cœurs de chair affamés, iorturés,
Espérants du vrai Lieu, luttant au coude agile,
Vierge aux yeux de repos guidant la chère file,
Voici les jours sans nuits et les temples dorés.

Lutte gaie et fervente et parfaite cadence !
Haines du siècle éteint, fureurs de vain néant,
Vous avez fui devant l'affranchi tout aimant ;
Seule passe et sourit la blonde Délivrance.

FRANG AMI.

UN SINISTRE OISEAU

L'inventeur du "Rayon de la Mort" vient travailler en France

Londres, 19 mai. — Le Daily Chronicle confirme que l'inventeur, M. Grindell Matthews, qui se dit méconnu en Angleterre, va partir pour Lyon où il se fait à même de perfectionner son invention du « rayon de la mort ». Ce rayon, d'après l'inventeur, n'est ni le rayon ultraviolet, ni le rayon X. Il pourrait, ou bien tuer des soldats à une distance de cinq ou six kilomètres, ou bien les rendre incapables de se défendre pour une courte période pendant laquelle ils pourraient être faits prisonniers.

Suivant le Daily Chronicle, l'inventeur irait travailler à Lyon dans une usine s'occupant spécialement d'inventions pour la guerre où on lui fait des offres princières. M. Grindell Matthews dit que le gouvernement britannique s'est intéressé à son idée, mais n'a pris aucune décision.

Ainsi, la science, qui ne devrait servir qu'à procurer aux hommes toujours plus de bien-être et de liberté, est exploitée trop souvent pour perfectionner et étendre le meurtre et l'esclavage des hommes.

Ce Grindell, tout savant qu'il est, n'est pas plus respectable que les pires tyrans ou les assassins galonnés qui se préparent à utiliser le fruit vénénéux de ses recherches.

La science toute seule ne suffit donc pas au bonheur des hommes. Elle doit être guidée, dirigée, animée par un idéal d'harmonie et de beauté. Elle doit tendre à des fins anarchistes.

"La charité du Bon Dieu"

Combien de fois nous a-t-on cassé les oreilles sur le dévouement sans borne des « bonnes sœurs ». Dernièrement encore, les sacristains du canard Le Pèlerin n'avaient pas entrepris une petite campagne à seule fin de les faire rentrer dans les hôpitaux ? Combien d'ailleurs de naïfs, en plus des calotins de toute essence, ne prononcent-ils pas le retour de ces pucelles ! à cornettes auprès des malades ; à ceux-ci comme à ceux-là, à tous sans exception, je donne gratis (ce qui n'existe pas chez les représentants du Christ, en jure ou en soute) une preuve de la bonté et du dévouement de ces saintes... nitouches.

Dans la rue des Volontaires se trouve l'hôpital Saint-Jacques où les sœurs de la Présentation de Tours donnent leurs bons soins aux malades. Le docteur Manson est le chef de cet hôpital et si ici je ne le mets pas directement en cause il n'en est pas moins coupable d'une certaine façon en laissant sans contrôle sa maison de souffrance entre les mains d'une « supérieure » !

Le malheur voulut qu'une Mme T... fût acceptée dans cet hôpital ; les soins qui lui furent donnés ne comportaient que le strict minimum ; des visites faites à l'improviste par le fils de la malade à toute heure de la journée ne lui laissèrent jamais entrevoir l'ombre d'une cornette dans la salle. Moins d'une huitaine après son entrée, se trouvant dans un état de plus en plus bas et nécessitant de ce fait une attention suivie, la « supérieure » fit prévenir à 23 heures le fils de la malade pour qu'il aille à l'enlever immédiatement.

Rendu sans délai sur les lieux, celui-ci fit remarquer que le transport déterminerait l'issue fatale en plus, que seul à la maison où il vivait avec sa mère (veuve) il ne pouvait à pareille heure l'emmener, n'étant pas en mesure de lui donner les soins nécessaires, et dans l'impossibilité d'y pourvoir dans la nuit. Aucune parole n'eut d'effet, et avec des gestes d'hystérique en crise la « supérieure » exigea le départ sans aucun autre avis que le sien, encouragé il est vrai par sa complice inférieure en grade dont pour la première fois le masque hypocrite apparut.

Une fois dans la voiture, elle eut encore le cynisme de venir déclarer comme dernière recommandation : « Surtout ne l'emmenez pas à l'Hôtel-Dieu, car on vous la refuserait dans cet état. » Evidemment la peur que l'on connaisse sa conduite scandaleuse et criminelle lui faisait prendre toutes les précautions utiles pour camoufler son acte ignoble.

Qu'ajouterais-je à ce triste exposé dont la lecture vous fait monter le dégoût à la bouche. Trop de ces actes infâmes qui se commettent à l'ombre de la croix (et ils sont légion) n'ont pas la propagande qu'ils méritent, il serait à souhaiter que sans arrêt ils soient portés à la connaissance de tous, à seule fin que les hésitants ou les envoutés en soient gavés, et qu'ils sachent avec preuve à l'appui quel vampire infect se cache sous le déguisement trompeur et burlesque des soi-disant serviteurs du Christ.

Marius THEURBAU.

CHEZ LES INVERTÉBRÉS

Le congrès fédéral bolcheviste DE LA SEINE

Les bolchevistes français ne se paient pas de mots : c'est ainsi que ces gens qui ont ancré en eux le sens de la domestication ont trouvé, pour faire leur congrès fédéral un site symbolique : La salle de l'Indépendance.

Malgré le malaise que devait causer parmi les séides de Moscou un nom si subversif, le Congrès n'en eut pas moins tout son intérêt, à savoir : comment on peut être le plus fidèle larbin de Moscou.

Le premier orateur (ô, euphémisme !) est le citoyen *libert* qui, comme nous le dit le quotidien des Masses, vient mettre en « lumière » l'action féconde (tu parles !) de la Fédération de la Seine.

Qu'il parle de l'échec « partiel » en province !

En effet, sur 88 départements le parti communiste réussit à avoir à peu près 1/6 des sièges dans 5 départements.

On se demande ce qu'il en est d'un échec qui n'est pas été partiel.

« Allez aux masses ! », dit-il en concluant... mais il n'a pas dit vers quelle masse il voyait le P. C. se diriger. Pour moi, ce doit être la masse qu'il assène sur les crânes des prolétaires crédules.

Ensuite le nommé *Cat* (quel nom !) rapporteur (quelle fonction !) indique que les élus doivent avoir une place égale, dans le Parti, à celle accordée aux autres militants.

Il parle de l'appareil parlementaire, et cela nous fait souvenir que, au contraire des appareils automatiques qui sont chez les bolchevistes, quand on met un jeton (en l'occurrence, un bulletin de vote) dans celui, il n'en sort que des feuilles d'imposition nous invitant à payer notre écot pour les 27.000 francs individuels de nos députés.

Il entretient aussi son auditoire des intérêts immédiats du prolétariat (il pourra, après cette sortie, crier contre le réformisme).

Puis l'ineffable Métayer et son alter ego Dujardin apportent des critiques sur la campagne électorale.

Enfin, pour clore la séance du matin, l'hystéro-bolcheviste Suzanne Girault vint faire l'apologie de l'action séquanais du Parti.

Lors les Beni-Oui-Oui adoptent sans broncher deux rapports à l'unanimité.

La séance de l'après-midi voit le tovaritch Coste qui rapporte (oh ! cette tchéka !) sur la question française.

Puis, re-Suzanne Girault, qui rapporte sur les questions anglaises et allemandes.

Puis divers débats ont eu lieu durant lesquels des tovaritchs s'expliquent.

Oh ! la sublime harmonie de la parole communiste !

En l'écoutant nous fûmes bercés doucement par une mélodie... celle de tous les exploités par le régime dont les congressistes sont les protagonistes.

ARGUS.

Ne vous attachez pas au misérable critérium juridique de juger un acte humain par ses conséquences externes et par le dommage temporel que reçoit le patient ; arrivez au sens intime et vous comprendrez quelle profondeur de sentiment, de pensée et d'amour se trouve dans cette vérité qu'il vaut mieux un dommage infligé avec une sainte intention qu'un bénéfice rendu avec une intention perverse.

MIGUEL DE UNAMUNO.

GLANES

Il est beaucoup plus facile de se dire le partisan d'Un-Tel que d'expurger ses conceptions philosophiques.

De même, il est très agréable de se dire l'adversaire d'Un-Autre, sans, pour ce faire, motiver son opposition.

Alors, nous posons la question suivante : Combien peuvent se classer dans une de ces deux catégories.

HYMNUS.

UN LIVRE INDISPENSABLE

L'EDUCATION SEXUELLE

par Jean MARESTAN

Physiologie et Préservation sexuelles
Contre les Moralités néfastes
Mariage et Union libre

Le Problème de la Population

Hygiène de la Maternité

Nouvelle édition — (155^e mille)

Un volume de 336 pages, illustré.

En vente à la Librairie Sociale, 2, rue Louis-Blanc, Paris (X^e).

Prix : 7 fr. ; franco recommandé, 7 fr. 50.

Cheque postal : M. Jonot 520-42

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

J'ai souvent lu, dans des journaux de tendance individualiste, des choses de ce genre : « Que m'importe à moi demain ? Aujourd'hui seul m'intéresse, demain je serai mort ! »

Après moi le déluge, disait Louis XV, l'un des quarante rois qui... etc. Le déluge est venu en effet sous la forme de la Révolution bourgeoise de 89, et coupa en morceaux M. et Mme Louis Capet, successeurs du roi l'émoultiste.

« C'est tout de suite que je veux vivre, ce qu'on m'a volé je le reprendrai, que m'importent les vagues idéologies, les paradis hypothétiques, les fallacieuses et mensongères démagogues, je suis moi, le seul, l'unique, je veux vivre, vous entendez, vivre, et après moi le déluge !... »

J'ai entendu ces paroles sortir de la bouche de pauvres bougres, pour lesquels le déluge n'est pas venu après, mais pendant leur fragile existence. J'ai toujours dit qu'ils se trompaient, je n'ai jamais eu le courage de les blâmer.

Pourtant, la vie est là qui est un perpétuel démenti aux théoriciens du « vivre sa vie ».

Certes, il est original de se placer en dehors des foules esclaves, de se refuser à l'ignoble exploitation du patron, de trouver sa subsistance par des moyens spéciaux, et de se proclamer libre, affranchi, au milieu des larves humaines.

Seulement voilà, il est plus facile de se proclamer libre que de l'être réellement. Je dirai mieux, il est impossible à l'individu de s'affranchir du milieu social, de s'affranchir seul.

On a dit : le milieu est le résultat des individus qui le composent, changeons les individus, transformons-les par l'éducation, le milieu deviendra à son tour favorable à une vie plus belle, plus libre, plus humaine. On a blâmé les révolutionnaires, ces gobelins, ces utopistes, ces précheurs de temps nouveaux qui n'arrivent pas !

Il est aussi facile d'ironiser sur les beaux résultats qu'ont donnés les méthodes strictement éducatives. Mais cela n'avance à rien. Il y aura mieux à faire. L'éducation est utile, indispensable même. Plus il y aura d'individus éduqués, et plus il y aura de facilités en période révolutionnaire d'œuvrer pour le maximum de liberté.

Mais ne rien espérer que de la lente évolution est aussi utopique que de vouloir vivre en anarchiste dans la société actuelle. Les moins utopistes sont certainement les révolutionnaires qui cherchent à joindre à l'éducation, l'action, et qui savent, parce qu'ils sont des réalistes, qu'il n'y a rien à attendre d'un changement de gouvernement, ni même du succès du bloc des gauches.

S'il y en a qui se contentent de protester contre le militarisme et se déclarent satisfaits s'ils réussissent à mettre leurs chères personnes à l'abri de ses méfaits, c'est qu'ils ne sont pas difficiles. Ils ne sont pas plus intéressants que le bourgeois qui a réussi à se planquer. La guerre en somme ne les intéresse pas, du moment qu'ils ne risquent rien, les autres peuvent crever. Je pensais à ces « naïfs » objecteurs de conscience en lisant le compte rendu des exercices militaires qui ont été exécutés devant le ras Taffari.

Rien n'y manqua : attaques d'infanterie, de tanks, crépitements des mitrailleuses, avions, fusées, tout cela fait pour donner l'impression de la réalité.

« Le prince est enthousiasmé, les yeux des ras luisent comme des charbons, ils ont ouvert la bouche, et retiennent des cris d'admiration. »

Il y a de quoi ! Mais quel dommage qu'ils ne soient pas venus plus tôt ! ils auraient pu aller pendant quelques heures dans une parallèle de départ goûter les charmes et effets d'une contre-préparation d'artillerie. Un autre sourire aurait certainement crispé leurs faces de ras.

Il est vrai qu'il y a encore une foule de pauvres bougres qui ont vu cela et qui sont encore prêts à y retourner, du moins ils ne font rien pour ne plus y retourner, et ça revient au même. D'autres rêvent d'un nouvel uniforme... prolétarien !

C'est la paix !... Mais parlons d'armes, les Ludendorff rêvent de revanche, l'Angleterre construit des bateaux de guerre, et Trotsky lui-même a déclaré qu'il ne craignait pas les Américains, et qu'il était prêt à répondre à leurs gaz par d'autres plus terribles.

Pauvres objecteurs, pauvres réalistes, dans quelle vallée fleurie abriteriez-vous vos précieuses anatomies ; je les vois bien compromises, avec tous ces gaz, ces tanks, ces avions et ces fameux rayons qui n'ont pas dit leur dernier mot.

Allez, il n'y a qu'un moyen pour éviter tout cela, ce sera de vous joindre à ceux qui emploieront, au moment voulu, les moyens nécessaires, malgré et contre tous les chefs qui trahiront encore et toujours, parce que c'est leur rôle.

Demain vous serez morts ? Bien sûr ! Mais autant mourir pour quelque chose !

Pierre MUADES.

Q solidarité communiste !

Les sbires de Poincaré ont arrêté dernièrement un appelé Muller, délégué du Secours Ouvrier International, inculpé d'usage de faux passeport. Et les juges à tout faire lui ont octroyé un an de prison.

Est-ce et ces fameux rayons qui n'ont pas dit leur dernier mot, trop absorbés par les élections, laisse tomber le pauvre bougre ?

Et qu'il a fallu que le S. O. I. (centrale de Berlin) envoie spécialement quelqu'un à Paris pour s'occuper de lui ?

O solidarité communiste !

Pour lire le "Libertaire" à Moscou.

Dans la lettre qu'il nous adressait récemment, Sandomirsky se vantait d'être « le seul anarchiste qui lit régulièrement aux camarades de Moscou le Libertaire ».

Tu parles ! Personne, en Russie, n'a la possibilité d'approcher les journaux de l'étranger que l'Internationale communiste, l'I. S. R. ou le Commissariat des Affaires étrangères. Il n'y a donc rien d'étonnant que Sandomirsky, fonctionnaire au Commissariat des Affaires étrangères, ait la possibilité de voir et de lire tous les journaux que ce

commissariat reçoit — y compris le Libertaire.

Quant au courage de les lire aux camarades — eh bien ! oui, il faut le reconnaître, dans le pays du communisme — que Sandomirsky considère comme si révolutionnaire, — c'est en effet faire montre de courage !

La Vie des Lettres

L'imagination féminine

M. Paul Voivenel, dans la revue toulousaine « Le Bon Plaisir », publie une intéressante étude sur l'imagination féminine.

M. Voivenel n'hésite pas — et qui oserait lui donner tort ? — à dispenser à la femme les plus grandes qualités : lorsqu'il lui reconnaît un défaut, c'est un de ces défauts qu'il faudrait créer s'ils n'existaient point. M. Voivenel est un habile avocat qui défend la cause féminine avec légèreté contre les philosophes chagrins et mécontents. S'adressant aux femmes il écrit : « Des savants considérables armés de formules et d'observations de laboratoire — comme si vous étiez un animal de laboratoire ! — ont affirmé que votre esprit était rebelle à l'abstraction, à la généralisation et que, attachés aux faits concrets et présents, la synthèse vous restait interdite. Discours d'académies que tout cela. Vous n'affirmez pas ; vous démontrez chaque jour le contraire. On a pesé, palpé, ouvert, analysé votre cerveau, mesuré la longueur, la hauteur, la largeur de votre crâne, l'inclinaison de vos mâchoires, que sais-je encore ? Les déductions de Pierre ont été contredites par les déductions de Paul. La chose est quotidienne quand on discute très scientifiquement. C'est là une sorte de tennis austère qui passionne les joueurs, permet de multiplier les séances officielles et les publications... et ne peut rien contre Sa Sérénité la vie, qui déçoit sans s'essouffler les hommes et leurs théories. Quand on soulignait votre infériorité dans les sciences abstraites, on accusait votre cerveau, alors qu'il fallait signaler seulement votre indifférence. Les mêmes théoriciens déclareraient aujourd'hui, non moins sentencieusement, que les Espagnols sont plus doués que les Anglais pour les courses de taureau, et que les Anglais sont plus aptes au rugby, oubliant que la soi-disant aptitude n'est que le résultat de l'habitude... » Et M. Voivenel conclut : « Poser la question de supériorité entre votre psychologie et la nôtre est idiot. Les différences existent et voilà tout. »

Et M. Voivenel, s'essayant à croquer l'association idéale de deux êtres humains, écrit : « Je ne sais pas de plus grand bonheur pour l'homme et pour la femme, que celui qui résulte de cette association où, chacun portant ses qualités et ses soi-disant défauts, accomplissent son rôle sans qu'il y ait ni de supériorité, ni d'infériorité de l'un des compagnons. Maladroites les femmes qui ne participent pas aux émotions, aux préoccupations et aux enthousiasmes de leurs maris ; imbéciles les hommes qui n'utilisent pas toutes les richesses intellectuelles et affectives de leurs précieuses compagnes. »

Où, mais...

Hélas ! il y a beaucoup trop de « mais » dans la réalité, Monsieur Voivenel, pour que, sauf exceptions bien entendues, semblable harmonie puisse se réaliser. La vie est une lutte, même dans l'amour...

Georges VIDAL.

PETITES NOUVELLES :

— Au sommaire de la « Mouette », la courageuse revue normande de Julien Guillemand : « Divagation sur la poésie », par Jean de Gourmont ; Poèmes de Julien Guillemand, Henri Duthell et Marius Besson ; « Poivre Moine en visite », par Jehan-Le-Poivre-Moine ; « Crépuscule des hommes », par Raoul Gain ; « L'Éternelle Prière », par Jehanne Tamin ; « Sport et Littérature », par Myriam Osmond ; « Chroniques et Critiques » de Jacques Tournebrouche, M. Pléclé, Gabriel-Ursin Liard, etc. ; « Une Prose exotique » de Lucien Vange.

— Je reçois une belle lettre de Jean Goldsky que je publierai demain.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 21 heures : Concert Kubelik.
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Loinis.
GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 35 : La Fille de Madame Angot.

TRIAXON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Les Noces de Jeannette ; Galatée.

Georges VIDAL.

Comédies, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 15 : Le Dèpe-sitaire.
ODEON. — 20 h. 30 : L'Arlesienne.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : Ma Tante d'Hondfleur.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : L'Echancée.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoliers.

VIEUX-COLOMBIER. — Répétition générale de la « Puissance des ténérables ».

MONTMARTRE-ATELIER. — Relâche.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Héritage.

Cabarets artistiques

LE GARILLON. — 21 heures : Jeux où l'on tique... revue.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Caz

A travers le Monde

DE LA VIE SOCIALE AU MEXIQUE

Le Mexique est une des plus grandes contrées de l'Amérique. Sa superficie est de 1.987.000 kilomètres carrés ; il est donc aussi grand que les Etats européens suivants assemblés : Grande-Bretagne, France, Espagne, Portugal, Suisse, Allemagne, Belgique et Hollande. Mais, comparativement à ces pays, le Mexique est relativement pauvre en habitants, qui ne se chiffrent qu'à 27 millions.

Malgré son immense étendue et relativement à sa richesse naturelle, le Mexique ne joue pas le rôle le plus important parmi les Etats américains. Cela vient de la longue mainmise des hordes de la noblesse et du militarisme qui luttent entre elles, sans pitié, pour la conquête du pouvoir et de la fortune, détruisant le pays et admettant que le capital étranger s'installe et anéantisse les forces du Mexique. Déjà, avant la guerre, le grand capital étranger s'efforçait de prendre possession du pays, qui l'attirait par ses abondantes sources de pétrole. Les trusts des Etats-Unis vinrent (Rockefeller et Co), les Britanniques vinrent aussi (Patrick et Co), et commencèrent une concurrence et une rivalité acharnée entre les deux pays. Cette rivalité coûta beaucoup au peuple mexicain : à part l'exploitation esclavagiste des prolétaires, elle apporta au pays tout le vice des guerres, rébellions, aventures, qui durèrent presque sans arrêt pendant douze ans.

Cependant, depuis deux ans, une sorte de paix y régnait, après la révolution de mai 1920, un gouvernement libéral avait conquis le pouvoir et avec le secours du jeune mouvement ouvrier, arrêta les aventures des nobles et des généraux.

Il y a quelques années, le mouvement prolétarien organisé n'existait presque pas au Mexique. Chaque essai pour fonder des syndicats ou des groupes politiques fut vain à cause du régime cruel des tout-puissants dictateurs : Diaz, Huerta et Carranza.

La première organisation ouvrière solide n'existait que depuis 1918. C'est la Confédération Régionale Ouvrière Mexicaine. En tant qu'organisme professionnel, elle rassemble beaucoup de syndicats uniques ouvriers de villes, de mines et de villages. Mais elle a joué et joue aussi un rôle politique, par exemple : pendant la révolution contre Carranza (1919), elle guida la bataille et assura son résultat victorieux. Grâce à cette Confédération, diverses réformes furent aussi réalisées : la journée de huit heures, la participation certaine des ouvriers aux bénéfices de fabrication, la protection des enfants mineurs, la division de la terre entre les paysans pauvres (avec compensation pour les propriétaires), protection des femmes à l'usine et de la maternité. En même temps, les lois sur l'assurance contre les accidents et pour la vieillesse furent votées. Selon son idéologie, la Confédération est généralement modérée et réformiste. Le même esprit régit dans le Parti ouvrier mexicain. Il soutient le président de la République A. Obregon et le gouvernement libéral bourgeois. Son chef, Morones, est directeur de l'approvisionnement et des fabrications nationales ; le trésorier du Parti, Guesca, est gouverneur de « Distrito Federal » (Mexico et ses environs). Cependant, l'influence du Parti ouvrier est suffisamment grande ; pendant les élections parlementaires, il espère réunir 700.000 voix.

Le Parti communiste mexicain appartenant à l'Internationale de Moscou n'est pas si nombreux et influent que le Parti ouvrier. Il compte seulement 20.000 membres. Mais il agit assez activement et espère se renforcer.

Il existe aussi des organisations catholiques ouvrières, qui comptent sur le terrain professionnel environ 30.000 adhérents.

M. P.

(Traduit du numéro 41-42 de « Sennacca Revue »).

ALLEMAGNE

LE PLEBISCITE AU HANOVRE

Berlin, 19 mai. — Le plebiscite au Hanovre s'est traduit par l'échec du parti gauchiste. Le montant des voix en faveur de l'autonomie s'est élevé à 448.961, se répartissant comme suit :

Hanovre, 144.818 ; Lunebourg, 116.704 ; Hildesheim, 82.681 ; Stade, 70.882 ; Osnabrück, 33.866.

Le chiffre total des électeurs inscrits étant de 1.768.800, le tiers de ce nombre, soit 589.600, était le minimum stipulé par la Constitution. Il a donc manqué aux gauchistes 140.439 voix pour que la séparation du Hanovre et de la Prusse soit soumise au plébiscite.

Depuis les élections au Reichstag, les autonomistes gauchistes ont gagné 144.000 voix. Le parti se réunira mardi prochain. Il adressera une protestation à la S.D.N. contre le gouvernement du Reich qui, par des menaces de révocation, a exercé sur les fonctionnaires hanovriens la plus odieuse pression pour les empêcher de prendre part au vote. Les autonomistes demandent un nouveau plébiscite.

ANGLETERRE

GREVE DE DOCKERS

Londres, 19 mai. — Environ 5.000 ouvriers du port de Londres menacent de se mettre en grève s'ils n'obtiennent pas immédiatement une augmentation de salaires de 12 shillings par semaine.

D'autre part, on annonce que l'union des ouvriers de transport va se réunir prochainement pour examiner la situation des receveurs d'autobus qui sont bien décidés à se mettre en grève s'ils n'obtiennent pas le même salaire que les chauffeurs. Ils demandent une augmentation de 8 à 12 shillings par semaine.

L'AUGMENTATION D'INDEMNITE AUX CHEMINOTS

Londres, 19 mai. — Le rédacteur parlementaire du « Daily Herald » parlant au sujet du projet de loi du ministre du travail pour l'augmentation de l'indemnité aux cheminots annonce que jeudi prochain les conservateurs attaqueront le ministre relativement au paiement de ladite indemnité aux cheminots étrangers. Un conservateur, sir Montague Barlow, est d'avis qu'elle ne devrait être accordée qu'aux étrangers ayant servi pendant la guerre.

On s'attend à un débat passionnant parce qu'un grand nombre de libéraux seront ce jour-là à Brighton pour assister aux réunions de leurs fédérations.

PORTUGAL

« L'ORDRE » REGNE A PORTO

Lisbonne, 19 mai. — La nouvelle reproduite par quelques journaux étrangers, selon laquelle la loi martiale aurait été proclamée à Porto, est inexacte.

Les autorités ont seulement pris quelques mesures de police afin de prévenir les conséquences pouvant résulter de l'agitation dans certains milieux ouvriers en raison de la grève. A aucun moment la troupe n'a eu à intervenir, l'ordre public n'ayant pas été troublé.

Cela nous rappelle la phrase « l'ordre règne à Varsovie » alors que cet « ordre » avait coûté des centaines de vies prolétaires.

Et nous nous demandons combien il peut y avoir de victimes de l'« Ordre » rétabli à Porto ?

POLOGNE

QUE VIEND-ELLE FAIRE ?

Varsovie, 19 mai. — L'escadre de torpilleurs français a quitté Gdyn pour se rendre à Libau, Reval et Helsingfors.

Que vient faire dans la Baltique l'escadre française ?

Est-ce le renouvellement des exploits de Youdenicht ?

BELGIQUE

LE BARON COPPEE DEVANT LES ASSISES DE BRUXELLES

Aujourd'hui, s'ouvrent à Bruxelles, devant la Cour d'assises du Brabant, les débats du procès Coppée qui a soulevé en Belgique tant de passions depuis cinq ans.

Le baron Evence Coppée est accusé d'avoir fourni à l'ennemi, en temps de guerre, des secours en hommes et en munitions. Les secours en munitions auraient consisté

en la fabrication et la fourniture aux Allemands de benzol brut et d'huiles de goudron, avec la connaissance que ces produits seraient employés pour des besoins de guerre. Les secours en hommes résulteraient de l'emploi d'ouvriers belges dans les usines Ressaix, Coppée et Cie. L'accusation reconnaît bien que l'inculpé n'a livré que sur réquisition, mais elle lui fait grief de n'avoir pas arrêté sa fabrication et d'avoir même étendu sa production.

L'industriel belge soutient que, loin d'avoir intensifié la fabrication des sous-produits de la houille, il l'a restreinte : il n'a rallumé un certain nombre de ses fours que sous la pression de nécessités industrielles, et après avoir obtenu des Allemands l'engagement écrit que le benzol de ses usines resterait en Belgique.

Un fait, d'ailleurs, apparaît certain : c'est que M. de Broqueville, ministre de la Guerre et chef du gouvernement belge du Havre, a approuvé la fabrication.

L'acte d'accusation relève en outre incidemment la « mission de négociateur officieux » auprès du gouvernement belge, acceptée des Allemands par le baron Coppée. On sait que ce dernier a transmis à M. de Broqueville, en 1916 et en 1917, des informations relatives à des velléités de paix exprimées par les Allemands. Ces informations furent d'une importance telle qu'elles donnèrent lieu à un entretien entre M. Ribot, alors président du conseil, et M. Briand.

Sur ce point encore, le témoignage de M. de Broqueville est entièrement favorable au baron Coppée. En 1920, alors que l'insurrection était en cours, l'ancien ministre de la guerre a écrit à l'inculpé : « Je reconnais toute l'injustice des attaques dont vous êtes l'objet à propos des événements d'ordre politique auxquels vous fûtes mêlé durant les années 1916-1917. »

L'accusé soutient que son dévouement aux Alliés et à la patrie belge a été inlassable. Il déclare qu'il est victime de haines politiques.

Le baron Coppée est âgé de 74 ans, et son état de santé est des plus précaires. Il sera défendu par MM. Renkin, ancien ministre, Braun et des Cressonières. Seront cités parmi les témoins à décharge : le cardinal Mercier, le comte de Broqueville et M. Aristide Briand.

Bref, c'est un procès sur lequel nous pourrions beaucoup glaner qui s'ouvre en Belgique.

D'autres, moins chanceux, ont été poursuivis en France et condamnés, qui pourtant n'avaient pas spéculé sur les victimes de l'invasion.

Profiteurs de guerre ; qu'ils soient de Belgique ou d'ailleurs, nous les vomissons tous !

A TRAVERS LE PAYS

D'UN COUP DE POING

Chaumont, 19 mai. — A Brousseval (Haute-Marne), le nommé Levrèche, ouvrier d'usine, a donné un coup de poing à son compagnon Hispard qui, en tombant, s'est fracturé le crâne. L'état de la victime est désespéré.

UN MYSTERE

Mézères, 19 mai. — L'enquête ouverte par le parquet a établi que le meurtre, à Saint-Marceau, du père Cordier, à coups de hache et de maillet, ne doit pas être attribué à une vengeance passionnelle.

Le mari trompé jadis, avait abandonné sa rancune, mais le crime, suivi de vol, fut commis par deux complices dont les empreintes digitales ont été repérées sur les instruments du crime.

On recherche l'auteur d'un vol récent commis au préjudice du père Cordier, qui avait, malgré sa vie modeste, des ressources provenant de récents paiements de dommages de guerre.

TUEE PAR UNE AUTOMOBILE

Nancy, 19 mai. — Une automobile conduite par Henri Maige, âgé de 18 ans, dont le père est cafetier à Nancy, a renversé et tué Mme Louise Simon, 41 ans, du faubourg des Trois-Maisons.

Maige a été prié de se tenir à la disposition du Parquet.

Ca ne rendra pas la vie à la malheureuse victime de l'accident.

UN BAIGNEUR SE NOIE

Amnasse, 19 mai. — Hier soir, des gens revenant d'une promenade au Salève, côtoyaient l'Arve, en amont du pont de Trambières, lorsque l'un d'eux, M. Rollet, âgé de 25 ans, voulut se baigner. Après s'être déshabillé, il se jeta dans la rivière mais fut aussitôt frappé de congestion et disparut devant ses camarades im-

puissants. Par suite de la violence du courant, le corps de l'imprudent baigneur n'a pas encore été retrouvé.

DEVANT LE JURY DE LA COTE-D'OR

Dijon, 19 mai. — Le maçon Jean-Baptiste Munier offrit l'hospitalité à une veuve dont le fils avait été tué au fort de Souville en 1916 et à ses deux fillettes, actuellement âgées de 8 et 11 ans.

Mais le maçon ne tarda pas à avoir des relations coupables avec les enfants, qui n'osaient se plaindre.

Les agissements de Munier furent toutefois découverts et l'enquête établit que la mère avait dû céder aux menaces du maçon et qu'elle devait encaisser.

Poursuivi devant la Cour d'assises de la Côte-d'Or, Munier a été condamné à dix ans de réclusion.

Nous trouvons beaucoup plus odieux ceux qui, dans un centre d'occupation, profitent de leurs « prérogatives » pour faire des enfants qu'ils ne reconnaissent jamais, aux femmes et jeunes filles de Haute-Silésie.

Alors, pourquoi poursuit-on les uns sans les autres ?

En lisant les autres...

L'individualisme

Dans le *Pionnier* (mai), Pierre Larivière parle de l'individualisme et expose une conception large, sœur de celle de Han Ryner :

Avant de pouvoir prendre conscience de ses semblables je devrais dire de ses « différents », car les individus ne sont semblables que sur des caractères généraux au milieu desquels il vit, l'être humain doit d'abord prendre conscience de soi-même. C'est au fur et à mesure que l'on prend conscience de soi-même (égotisme) qu'on arrive à prendre conscience d'autrui (altruisme). Prendre conscience de soi-même c'est chercher à se connaître et à se comprendre ; c'est quelquefois y parvenir. Ce n'est que dans la mesure où l'on se connaît et se comprend soi-même que l'on peut s'efforcer sans y parvenir jamais d'une façon absolue, de connaître et de comprendre les autres.

C'est dans la mesure où l'on cherche à réaliser la beauté en soi-même, c'est dans la mesure où l'on est capable de lutter soi-même contre tous les maux levains, que l'on peut servir d'exemple à autrui et trouver dans autrui les autres « soi-même » avec lesquels on aime, on aimerait vivre, une vie toujours plus belle et toujours plus haute.

Oui, c'est seulement quand l'individu a pris conscience de ce qu'il est dans l'univers qu'il acquiert assez de modestie et d'humilité (au sens latin du mot) pour considérer ses semblables sans orgueil, voire avec amour, en tout cas avec indulgence.

Quoi que fasse l'homme le plus généreux, le plus universel, le plus cosmique, pour sortir de soi-même, il n'y parvient pas. Il est, dit Le Dantec, « irrémédiablement enfermé dans son sac de cuir », je le crois.

Toutes les notions de joie ou de douleurs que nous pouvons acquiescer sur les autres êtres humains ou animaux qui nous entourent, nous ne pouvons le faire que par comparaison avec notre « moi ». Il nous faut, « petit enfant », avoir senti la douleur ou éprouvé la joie par nous-mêmes, pour comprendre la douleur et la joie chez les autres. Et si nous avons « le cœur bien placé », nous éviterons la douleur aux autres parce que, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ou l'écrire, cette douleur évoquée et décuplée par nos réflexes nous aura fait « frissonner ». Nous provoquerons la joie chez autrui dans les mêmes conditions. Et, selon notre degré d'égoïsme philosophique (l'entends par là, la continue ascension de notre individu moral), nous serons capables de trouver une grande joie en supportant dans certains cas, la douleur aux lieux et place d'autrui, quand cet autrui nous est particulièrement cher.

C'est la mère qui consent à souffrir de la faim « pour voir manger son enfant » dans un cas de disette, ou bien encore celui qui risque sa vie pour sauver d'un incendie, d'une noyade possible, son semblable, « pour la joie » de voir vivre celui qui l'a sauvé, sont des exemples d'altruisme dictés par l'égoïsme (au sens étymologique des mots) et par un individualisme très élevé.

C'est à cette limite que l'individualisme anarchiste rejoint le communisme libertaire.

A propos des poursuites contre Marcel et Désiré Le Houx

Le brave bimensuel anarchiste du Centre, la *Lueur*, en est à son cinquième numéro.

Contre lui s'exerce la répression bourgeoise. Jean Peyroux écrit à propos des poursuites intentées contre nos amis Marcel et Désiré Le Houx :

« La raison la plus forte est toujours la meilleure. La Fontaine qui veut pérorer la douceur et la cruauté, avait sans doute constaté que, de son temps, les mœurs n'étaient pas idéales. Nous pouvons, à notre tour, faire les mêmes constatations, tant il est vrai que la

violence et la contrainte sont le substratum sur lequel repose le concept de justice pour nos officiels. Ils ne raisonnent que le code en main : quand nous réclamons que les inflexibles rigueurs des lois disciplinaires, qui nous sont spécialement réservées, se relâchent sur l'un des nôtres, il est rare si, à notre tour, nous ne ressentons pas les méfaits des lois scélérates. Cependant, combien de fois n'avons-nous pas montré les insidieuses procédés de la justice bourgeoise, ce corps de magistrature corrompue et gangrenée de la base au sommet qui condamne par ordre des maîtres omnipotents de l'heure.

Il est impossible de dire que Cottin qui n'a pas tué, qui n'a pas même blessé Clemenceau, est condamné à crever dans les affres de la douleur avec un raffinement de tortures inouïes, tandis que Villain, l'assassin de Jaures, fut acquitté ; on ne peut pas dire de telles vérités sans s'exposer à être traité comme une bête féroce. Si on pense que par ces moyens on arrêtera la vague de protestation qui s'enfle de plus en plus et qui, un jour peut-être plus proche qu'on ne pense, balayera définitivement toutes les prisons, tous les fers et geôliers, espèces maudites et maléfiques.

Dans cet immense drame aux proportions gigantesques nous ne sommes pas du même côté de la barricade, comme disait le tigre massacré et tyran des prolétaires. Mais si quelques vaillants luitiers tombent entre vos mains, nous ne les abandonnons pas, ce nous est une occasion pour reprendre avec plus de vigueur notre dur combat aux côtés des faibles et des vaincus, avec nos amis Marcel et Désiré Le Houx, nous allons redoubler d'activité pour libérer Cottin et tous les emprisonnés ; ce sera la préface de la grande œuvre d'affranchissement humain que nous poursuivons inlassablement : la Révolution sociale.

Avocats

Clément Vautel a parfois des aveux qui ne manquent pas de saveur. Son film d'hier, dans le *Journal*, étale sur l'écran les ombres grotesques de Millerand et de Poincaré, avocats :

Avocats, ils sont avocats et restent en toutes circonstances avocats. Aussi ont-ils tous les préjugés, toutes les lubies, tous les partis pris, tous les aveuglements des gens qui respirent en vase clos, qui portent une tenue réglementaire, qui ne veulent rien savoir en dehors de ce qui touche directement leur petit monde, leur petite province...

— Mais, me direz-vous, ils ne vont guère au Palais... Ils vivent surtout dans les palais, Bourbon, Luxembourg et autres !

C'est, et ces endroits-là sentent encore bien plus le renfermé.

Les grands chefs de notre démocratie sont plus séparés de la foule agissante, vivante et changeante que ne l'était le roi-soleil. Ils se renseignent auprès d'avocats-politiciens comme eux, auprès de fonctionnaires myopes, auprès de journalistes officieux pour qui aussi le monde entier se rétrécit aux dimensions du salon de la Paix, des couloirs parlementaires et des antichambres... Comment voulez-vous que nos dirigeants sachent quelque chose ? Et si, par hasard, un simple citoyen se présente à l'Elysée pour voir le président de la République et lui fournir — qui sait ? — quelque indication vraie sur ce que pense la masse, on vous l'arrête et on vous le conduit d'abord à l'infirmerie spéciale du Dépôt.

Ca va changer, me dit-on... J'en doute. La vérité ne franchit jamais les barrières du Louvre ; elle n'a pas de lettre d'audience et, de plus, elle est toute nue.

Eh ! Eh ! monsieur Vautel, deviendriez-vous anarchiste, sur vos vieux jours ?

LEURS DIVIDENDES

MORT TRAGIQUE D'UN GARS DU BATIMENT

Gannat, 19 mai. — Le manœuvre Try était moulu sur l'échafaudage d'une maison en construction, Grande Rue, lorsque, pour se retourner, il toucha un fil électrique. Le malheureux, partiellement électrocuté, tomba sur le trottoir d'une hauteur de plusieurs mètres et se brisa le crâne. Il a succombé peu après.

TROIS CHEMINOTS BLESSES AU COURS D'UNE MANOEUVRE

Gannat, 19 mai. — Des employés de la gare, occupés à la manœuvre d'un train de marchandises, n'aperçurent pas plusieurs de leurs camarades qui se trouvaient derrière le train. Trois de ses derniers, Duhamel, Leboucq et Forge, ont été grièvement blessés.

GROUPE LIBERTAIRE DE BIARRITZ

Salle du Cinéma Terminus au Boucau
Jeudi 22, à 9 heures du soir

GRANDE CONFERENCE

sur
le Fascisme et l'Amnistie

par
Germaine BERTON et CHAZOFF

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 20 MAI 1924. — N° 40.

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

Après avoir quitté Tatiana, Litvinof n'eut qu'une pensée : voir Irène ; il alla chez elle, mais le général était à la maison, c'est du moins ce que lui dit le suisse ; il ne voulut pas entrer, il ne se sentait pas la force de se contenir, et alla flâner à la Conversationhaus.

Vorochilof et Pichtchalkin ressentirent l'impossibilité que Litvinof avait ce jour-là de se contenir : il ne cachait pas à l'un qu'il était vide comme un grelot, à l'autre qu'il était ennuyé comme la pluie ; heureusement que Bindasof ne tomba point sous sa griffe, car il serait certainement advenu un *grosser scandale*.

Ces deux messieurs n'en revenaient pas : Vorochilof alla jusqu'à se demander si l'honneur militaire n'exigeait pas satisfaction, mais, comme l'officier de Gogol, il se tranquillisa en se bourrant, au café, de *Butter-Brod*.

Litvinof vit de loin Capoline Markovna courant dans sa mantille bigarrée de boutique en boutique.

Il sent honte de l'affliction qu'il allait causer à cette ridicule, mais excellente vieille femme.

Puis il se souvint de Potoukhine, de sa conversation de la veille.

Tout à coup quelque chose d'impalpable

et d'intense le toucha ; si un souffle venait de l'ombre qui s'avance, il ne serait pas plus insaisissable.

Litvinof sentit cependant tout de suite que c'était Irène qui approchait.

En effet, elle apparut à quelques pas de lui, donnant le bras à une autre dame, leurs yeux se rencontrèrent aussitôt.

Irène remarqua probablement quelque chose de bizarre dans l'expression du visage de Litvinof ; elle s'arrêta devant un bazar d'horloges de la Forêt Noire, l'appela d'un signe de tête, et, lui montrant une de ces horloges, comme pour lui faire admirer son cadran coloré, surmonté d'un coucou, elle lui dit de sa voix ordinaire, comme si elle achevait une phrase commencée :

— Venez dans une heure, je serai seule. Dans ce moment, accourut auprès d'elle le fameux *m'sieu Verdier*.

Il tomba en extase devant la couleur feuille morte de sa robe, devant le petit chapeau espagnol qui touchait ses sourcils...

Litvinof disparut dans la foule.

CHAPITRE XX

— Grégoire, lui disait deux heures plus tard Irène, qu'as-tu ? Dis-le moi vite, pendant que nous sommes seuls.

— Je n'ai rien, répondit Litvinof, je suis heureux, et voilà tout.

Irène baissa les yeux, sourit, soupira.

— Ce n'est pas une réponse. Litvinof devint pensif.

— Eh bien, sache... puisque tu l'exiges absolument (les yeux d'Irène s'agrandirent, son corps s'effaça légèrement en arrière), que j'ai tout dit aujourd'hui à ma fiancée.

— Comment, tout ? Tu m'as nommée ?

Litvinof fit un soubresaut.

— Irène, comment une telle pensée a-t-elle pu traverser ton esprit ? Que je...

— Pardonne-moi, pardonne-moi. Qu'as-tu donc dit ?

— Je lui ai dit que je ne l'aime plus.

— Elle t'en a demandé la raison ?

— Je ne lui ai pas caché que j'aimais une autre femme, et que nous devions nous séparer.

— Eh bien, y a-t-elle consenti ?

— Ah ! Irène, quelle jeune fille ! quelle abnégation et quelle noblesse !

— Je crois, je crois : du reste, elle n'avait pas d'autre conduite à tenir.

Et pas un seul reproche, pas un seul mot d'amertume à l'homme qui a brisé sa vie, qui l'a trompée, qui la délaisse sans pitié !

Irène examinait attentivement ses ongles.

— Dis-moi, Grégoire, elle t'aimait ?

— Oui, Irène, elle m'aimait.

Irène se tut, arrangea sa robe.

— J'avoue, reprit-elle, ne pas comprendre parfaitement pourquoi tu as tenu à l'expliquer avec elle.

— Comment ! pourquoi, Irène ? Aurais-tu voulu que je mentisse, que je feignisse devant cette âme si pure ? ou bien supposais-tu ?

— Je ne suppose rien, interrompit Irène. J'avoue que j'ai peu songé à elle ; je ne sais pas penser à deux êtres à la fois.

— Tu veux dire... ?

— Elle part, cette âme si pure ? interrompit de nouveau Irène.

— Je n'en sais rien, répondit Litvinof.

Je dois encore la voir, mais elle ne restera pas.

— Bon voyage !

— Non, elle ne restera pas. D'ailleurs, je ne pense pas non plus à elle ; je songe à ce que tu m'as dit, à ce que tu m'as promis.

Irène le regarda du coin de l'œil.

— Ingrat ! tu n'es pas encore content ?

— Non, Irène, je ne suis pas content, et tu me comprends.

— C'est-à-dire, je...

— Oui, tu me comprends. Souviens-toi de ce que tu m'as dit, de ce que tu m'as écrit. Je ne puis pas partager avec un autre, je ne puis consentir à jouer un rôle impitoyable après tout ; ce n'est pas seulement ma vie, mais la vie d'une autre que j'ai jetée à tes pieds ; j'ai renoncé à tout, j'ai tout réduit en poussière, sans regret ni retour, mal en revanche je crois, je suis fermement convaincu que tu tiendras ta promesse, que tu n'iras ton sort au diable.

— Tu veux que je m'enfonce avec toi ? je suis prête... (Litvinof s'inclina tout éperdu sur les mains d'Irène), je suis prête, je ne me dédis pas. Mais as-tu songé aux obstacles, as-tu avisé aux moyens ?

— Moi ? je n'ai encore songé à rien, je n'ai rien préparé, mais dis seulement un

mot, permets-moi d'agir, et un mois ne sera pas écoulé...

— Un mois ! nous partons dans quinze jours pour l'Italie.

— Quinze jours me suffisent. O Irène ! tu as l'air d'accueillir froidement ma proposition, elle te semble peut-être un rêve, je ne suis cependant plus un enfant et n'ai pas l'habitude de me nourrir de chimères ; je sais combien ce pas est effrayant, je me rends compte de la responsabilité que je prends sur moi ; mais je ne vois pas d'autre issue. Réfléchis enfin que je suis obligé de rompre tous mes liens avec le passé, afin de ne pas passer pour un méprisable menteur aux yeux de cette jeune fille que je t'ai apportée en holocauste.

Irène se redressa tout à coup, et ses yeux s'enflammèrent.

— Excusez, Grégoire, Mikhaïlovitch. Si je me décide, si je m'enfuis, je m'enfuirai avec un homme qui fera cela pour moi, et non pour ne pas baisser dans l'opinion d'une demoiselle flegmatique, qui n'a dans ses veines, au lieu de sang, que du lait coupé ! J'avoue que c'est pour la première fois qu'il m'est donné d'entendre que celui qui est l'objet de mon attention soit digne de pitié et joue un rôle pitoyable.

Je connais un rôle encore plus pitoyable, c'est

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Le Conflit de la "Famille Nouvelle"

Les erreurs orthodoxes

Le conflit de la « Famille Nouvelle », quoique déplorable, est édifiant à plus d'un titre.

Les camarades qui se réclament de la dictature du prolétariat n'admettent même pas la volonté du prolétariat.

Par trois fois successives aux assemblées du Cercle, le Conseil et la C. E. furent battus sur la question des réajustements. Devant cette indication formelle, le Conseil et la C. E., suivant la tradition, auraient dû s'incliner ou s'en aller. Ils préférèrent rester et ne pas appliquer les décisions du cercle. Ils ont eu une attitude indéfendable.

Quand on songe qu'il n'y a pas bien longtemps, la « Famille Nouvelle » était abonnée au *Journal du Peuple* et à *l'Humanité*, quotidiens ; à la *Vie Ouvrière*, au *Syndicaliste révolutionnaire*, à *Clarté*, aux *Hommes du Jour*, à *l'Avant-Garde*, au *Libertaire*, à la *Voix des Femmes*, au *Coopérateur communiste*, au *Merle Blanc*. Par la suite, il y eut la *Bataille Syndicaliste* et *l'Egalité*.

On voit par cet exposé que toute la presse ouvrière et révolutionnaire avait droit de cité à la coopérative. Toutes les tendances étaient reconnues par un louable souci de tolérance et de camaraderie.

Qui est venu rompre cette tradition de paix ? Pourquoi des communistes orthodoxes, animés de sectarisme, sont-ils venus demander au Cercle de cesser les abonnements au *Libertaire*, à *l'Egalité*, à la *Bataille Syndicaliste* ? Pourquoi, ayant été mis en minorité, ne se sont-ils pas inclinés devant la sagesse de la majorité ? La majorité a été sage en effet. Si elle avait été animée du même esprit étroit, elle aurait pu, ayant le nombre, brimer les journaux orthodoxes et sympathisants. Elle n'a pas voulu employer un procédé qu'elle combattait, et cela l'honore. La minorité aurait dû comprendre à ce moment-là la générosité de la majorité ! Il n'en a rien été, hélas, parce qu'il est difficile aux fanatiques d'entrevoir la vérité et la justice.

Les trois décisions du Cercle étaient souveraines : à la « Famille Nouvelle » le Cercle est le Soviet, l'Assemblée générale des socialistes n'étant qu'une pure formalité légale.

C'est à ce moment-là que la majorité avait déjà le droit et le devoir de prendre possession des restaurants et ateliers, et de ne plus reconnaître un Conseil et une C. E. qui violentaient les décisions du Cercle.

N'est-ce pas typique de voir une majorité obligée de recourir à l'action directe, à la prise de possession pour empêcher trois ou quatre bureaucrates d'imposer une dictature néfaste et ridicule !

Henriot, Guillon, Bodin ont méconnu les principes socialistes en ne s'inclinant pas devant les indications réitérées du Cercle. Ils nous ont démontré que leurs conceptions étaient à l'opposé de la volonté ouvrière. Si ce sont là les conceptions du Parti Communiste, elles sont très éloignées du travail commun et du véritable communisme. Est-ce donc le rôle des églises et des fidèles de dénaturer et de trahir les enseignements des prophètes et des apôtres ?

Ce qui est plus grave, ce qui est impardonnable, c'est le recours à la police, à la magistrature. Ce n'est pas seulement l'apostasie de la doctrine, c'est la honte ineffable pour les apôtats. C'est la faillite de l'évangile orthodoxe.

Pensez donc à la gravité du précédent créé par les moscovitaires ! Ils se plaignent à la justice bourgeoise d'une prise de possession qui est d'ailleurs motivée et régulière. Que demain, des ouvriers s'emparent d'un chantier ou d'une usine, le patron n'aura qu'à faire comme Guillon, Bodin, Henriot. Et que pourront dire les ouvriers contre un employeur qui invoquera un précédent soi-disant communiste ? Les pauvres bourgeois qui croient détenir le communisme intégral ont-ils pensé aux conséquences de leur aberration ?

Heureusement que les événements s'imposent aux hommes, et que la succession des faits produit une logique inévitable. Après avoir été battus sur le terrain statutaire et coopératif, nos amateurs de Thémis seront désavoués par la justice bolchevique et bourgeoise qu'ils veulent faire marcher à grands pas. Et ce sera heureux pour eux. Car il est désormais impossible à ces prétendus communistes de rentrer dans les restaurants communistes sous la protection de gendarmes de M. Poincaré ou de M. Henriot.

Ceux qui sont allés chercher les soutiens du régime capitaliste en seront avec une honte de plus.

B. BROUTHOUX

Au menu fretin

On ne répond pas à certains hommes, on ne se défend pas contre certaines insultes ! C'est une question de dignité pour celui à qui ces hommes s'adressent, pour celui à qui ces insultes sont adressées.

Lénard, secrétaire du Syndicat politique de la Voiture, fait, dans les colonnes de *l'Humanité*, comme un nourrisson fait dans le atelier de sa nourrice.

Je laisse à sa nourrice, puisqu'il n'est pas encore sevré, le soin de l'essuyer des salivées qu'il vient de faire.

Quant à Bodin, je comprends son dépit ! Le clinglant affront que les syndicalistes révolutionnaires de la « Famille » viennent de lui infliger, le froisse dans son immense vanité. Il en portera pour longtemps le stigmate de la honte.

Lui seul peut savoir ce qu'il perd !... Etant seul à pouvoir mesurer la hauteur de ses ambitions, lui seul est capable de mesurer le précipice de sa chute.

Je constate seulement son dépit et sa rage d'impuissant.

D'autre part, j'ai trop le sens de la liberté et de la responsabilité — qui sont inséparables — pour m'élever contre ceux qui en abusent à mon détriment. Ils sont libres de penser de moi ce qu'ils veulent et de le dire.

Des choses plus intéressantes sollicitent mes préoccupations et mes facultés, et je ne peux m'attarder à porter la moindre attention à des hommes que je range parmi le menu fretin.

Je suis trop certain, au surplus, de ne jamais rencontrer ces gentlemen du syndicalisme et du communisme, sur le chemin de l'action et de la lutte où je me suis placé. Il y a trop de courage à y dépenser, et ils en manquent totalement.

En communisme comme en syndicalisme, il y a trop de chevaliers d'industrie.

G. VERDIER

Les grèves

Dans la Céramique. — Les ouvriers de la maison Gilardoni (de Choisy-le-Roi) se sont regroupés dernièrement et prennent conscience de la force acquise dans l'union, force qui menace l'omnipotence patronale, aussi le patron renvoyait-il les délégués ouvriers. Dans un geste de solidarité, unanimement les diverses spécialités de travailleurs des carreaux se sont solidarisées avec leurs délégués et la maison est à l'index le temps du conflit.

Réunion de tous les ouvriers de la maison Gilardoni à 20 heures, salle de la Maison du Peuple, 25 rue Auguste-Blanqui, à Choisy ce soir.

Chez les Carrelers-Faïenciers. — Que veulent les patrons carrelers ? Nous commençons la 7^e semaine de grève et jusqu'à maintenant aucune entrevue n'eut lieu avec eux par suite de leur mauvais vouloir.

Que craignent-ils donc des paroles qui seraient ainsi changées et où veulent-ils nous mener ?

Ils payent à des renards polonais (piscine des Tournelles) les prix que nous demandons, ceci est de l'internationalisme patronal ou nous n'y comprenons plus rien ; d'ailleurs c'est l'application des décisions du Congrès international patronal de Prague.

A partir d'aujourd'hui les ouvriers carrelers-faïenciers vont commencer à travailler pour les entrepreneurs, architectes ou particuliers qui acceptent les nouvelles conditions, mais la corporation ne cessera la lutte avec les exploités qu'après complète satisfaction.

Dans l'Enveloppe de Paris. — Le cap du lundi a été franchi sans aucune défaillance. Les ouvriers ont affirmé leur volonté de ne reprendre le travail qu'après avoir obtenu entière satisfaction.

Devant cette belle assurance, M. Quiborat réfléchira et nous espérons qu'il l'aventurera tiendra meilleur compte des intérêts de son personnel.

Le jour où il jugera nécessaire de recevoir une délégation, nous sommes à sa disposition.

Dans le Bronze. — Devant les résultats acquis, il faut que les camarades fassent toute la propagande possible pour faire rejoindre l'organisation syndicale. Par le regroupement syndical peut être éloigné le danger qui menace la classe ouvrière. Vous viendrez donner votre adhésion sans retard. A ce sujet une permanence qui se tiendra tous les jours jusqu'à 19 h., est établie 7, rue de Thonny. Répondre en masse comme vous nous l'avez promis dans la lutte. Une fois la cohésion retrouvée, nous pourrions regarder l'avenir avec confiance, et faire respecter nos revendications. Seul l'on ne peut rien.

Ne faisons pas plus de 8 heures, refusons

les heures supplémentaires, signalons les maisons où l'on ne fait pas son devoir, signalons les places vacantes, car des camarades sont à placer. Suivons bien les journaux d'avant-garde qui annonceront la grande réunion corporative prochaine, parleront des résultats acquis. Les maisons n'ayant pas fait leur devoir, vous seront signalées.

P. S. — Aucun ouvrier ne doit se présenter à la Maison Delisbe, rue Pavée.

Chez les peintres

Section de Saint-Denis

L'action menée par les camarades peintres, en dépit de la résistance organisée par le patronat, a donné de bons résultats.

Beaucoup de maisons et pas des moindres lèchent les 3 fr. 75 et 4 francs de l'heure. Il faut que les camarades comprennent que ce qu'ils ont obtenu le fut grâce à l'effort apporté par le syndicat. Qu'ils viennent grossir les rangs pour lutter avec plus d'efficacité et faire aboutir les revendications et ils nous permettront de faire face à la dureté de l'existence.

Réunion du Conseil syndical ce soir à 18 heures, salle de la Commission, 4^e étage, Bourse du travail.

Les salaires et le franc

Les historiens nous racontent que dans l'antique Grèce le salaire journalier était de deux oboles, ce qui faisait 32 centimes à l'époque.

Mettions qu'aujourd'hui le salaire moyen d'un ouvrier français soit de 25 francs. Il serait donc quatre-vingts fois plus élevé. En réalité, il n'y a pas grand-chose de changé.

Avec deux oboles, le citoyen de Sparte devait avoir une puissance d'achat équivalente à celle du citoyen français avec ses cinq thunes.

Les comparaisons sur ce terrain sont tellement paradoxales qu'il vaut mieux ne pas en faire. Ce qui est certain, c'est qu'à toutes les époques les exploités ont été tous comme des moutons. Ilote, serf, ouvrier sont trois mots qui signifient la même chose à des périodes différentes.

Dans le fond, que nous importe la baisse du franc ? Elle est mauvaise pour celui qui en a beaucoup et serait plutôt bonne pour celui qui n'en a pas. La société capitaliste est basée sur l'argent. Ceux qui possèdent de la monnaie perdent de leur force opprimente quand elle est en baisse et les sans le sou se trouvent d'autant libérés.

Seulement, voilà. La puissance d'achat est toujours acquise aux parasites. C'est cela qu'il faut changer.

Echos de la grève de Romans

La rentrée des usines s'est effectuée comme en avait décidé le comité de grève. Ce n'est pas la tête basse que nous avons franchi le seuil de l'usine, mais le front haut. Si nous sommes rentrés avec une défaite, nous avons eu au moins la satisfaction de constater que romans compte encore un bon nombre de camarades soucieux de leurs devoirs de classe. Si la victoire ne nous a pas souri, c'est la faute de quelques inconscients malhonnêtes qui ne perdent rien pour attendre.

Ils sont arrivés par des manœuvres à diviser le bloc des grévistes au profit du patronat romain, qui avait bien besoin de ces plats valets pour arriver à parfaire sa besogne.

De cette grève qui dura un mois, nous tirons un bon profit pour l'avenir et ces fameux veront un jour le réveil du prolétariat romain.

Cette grève nous a, appris que nous devons être organisés pour mener un mouvement. Les exploités ne doivent pas se renfermer dans leur petit égoïsme imbécile mais venir à la Bourse se faire syndiquer. Aujourd'hui plus de 100 camarades ont pris leur carte et sont décidés à mener le plus de camarades possible au syndicat pour lutter dans les luttes futures, opposer le bloc compact des ouvriers à celui du patronat romain et sortir sains et saufs de la lutte.

Les camarades Tévenat et Beurizet poursuivis une seconde fois pour entraves à la liberté du travail passeront en correctionnelle samedi.

En Italie fasciste

Suspension de « Guerra di Classe »

Guerra di Classe, l'organe officiel de l'Union syndicale italienne, suspendu par l'autorité gouvernementale depuis décembre 1923, ne peut encore reprendre sa publication, le gouvernement italien n'ayant pas autorisé le retrait de la suspension.

Même le numéro spécial de l'U. S. I., publié à l'occasion du Premier Mai, fut interdit.

Impitoyables condamnations de militants

La cour de cassation n'acceptant pas les considérations de la défense, a repoussé le recours en grâce d'Altizio Sassi et des camarades mineurs du Val d'Arno. Seulement quelques condamnés pour « incitation à l'incendie » pourront bénéficier de la dernière amnistie.

La cour d'assises de Bari a appliqué l'amnistie à plusieurs condamnés de Minervino Murge et du Val d'Arno. Elle a incarcéré les organisateurs Francesco Guglietti, malade à l'heure actuelle, Michel Veglia et Carmine Giorgio.

Sur tous les autres condamnés de Minervino Murge et du Val d'Arno pèsent de lourdes condamnations infligées par les jurés populaires. Ces condamnations à elles toutes dépassent dix siècles de réclusion. Cela malgré la forme politique des actes reprochés à nos camarades, les provocations graves qui ont déterminé la légitime défense et enfin l'innocence évidente de nombreux condamnés à des peines très graves.

De nombreux condamnés subissent dans d'autres centres le même sort pour le seul crime d'avoir défendu leur propre vie et celle des organisations ouvrières.

Jeunesse syndicaliste des 5^m et 6^m arrondissements

Jeune ouvrier,

De tout temps tu fus et tu es encore la victime de la rapacité du patronat, tu lui donnes le meilleur de ton énergie, et peu lui importe si tu crèves de faim.

Plus tard, il te prendra pour faire de toi le gardien de ses privilèges et si tu élèves un cri de révolte devant cet état de choses, la loi faite par tes oppresseurs et pour eux, te couvrira sous son joug inique.

Jeune camarade, n'hésite plus,

Rejoins la jeunesse de ton arrondissement ou de ton syndicat, elles te tendent la main, et tu assisteras à la Réunion de la Jeunesse syndicaliste intercorporative des 5^e et 6^e arrondissements qui aura lieu

Demain mercredi, à 20 h. 30, salle Salsac 6, rue Lanneau, 5.

A L'ORDRE DU JOUR :

Le rôle et le but des Jeunesses syndicalistes

Orateurs : Coussinet, du C. I. des 5^e et 6^e ; Andreux, secrétaire de la Jeunesse et Louis Heuchel.

EN CINQ SEC

La vie est bizarre et capricieuse. Je m'étais promis de faire régulièrement et fréquemment des articles sur la question syndicale. Les événements en ont décidé autrement. Ceux qui ont été dans la nécessité de se déguiser en « courants d'air » me comprendront et m'excuseront.

Je suis néanmoins confus... et je crains de tomber dans la confusionnisme. La machine qui anime le ciboulot doit être détraquée. L'appareil à réflexion ne rend plus. C'est la période de vide et de néant.

Mon cerveau fatigué se reporte à la grande tuerie. Le naufrage du début faisant place à quelques bouées de sauvetage. Une douzaine de fous de la Société et du Syndicalisme s'associant pour parler de paix. Le pèlerinage sacré de Zimmerwald, l'évangile de Wilson, le catéchisme de Lénine. Les hommes sont morts et les espoirs évanouis avant la fin des hommes. Pauvres de nous ! Avec Ramsay MacDonald, nos espoirs recommencent et nos déceptions suivront.

Il faut traverser la mer pour atteindre la terre promise. Les vents sont toujours contraires. Chaque pilote a son orientation et les pauvres passagers que nous sommes subissons les effets des désaccords entre timoniers.

Et pourtant, le voyage doit se faire. Obligeons les capitaines à se mettre d'accord et à mettre le cap sur le rivage le plus favorable où jelsons les par-dessus bord et faisons nos affaires nous-mêmes.

Nous ne pouvons pas rester plus longtemps dans l'inaction, dans l'impuissance. Unissons-nous et marchons.

PEPIN LE BREF.

La main-d'œuvre étrangère

Pendant la semaine dernière, 5.931 travailleurs étrangers sont entrés en France et 713 en sont sortis ; 4.916 ont été affectés à l'industrie et 1.065 à l'agriculture.

D'autre part, 1.439 ouvriers étrangers résidant en France ont été placés.

Au total, il a été placé : 3.015 Italiens, 1.268 Polonais, 509 Tchécoslovaques, 337 Belges, 333 Espagnols, 205 Portugais, 128 Nord-Africains, 107 Russes et 341 ouvriers de nationalités diverses.

Il nous faut répéter que les travailleurs étrangers doivent être accueillis fraternellement ici, qu'il faut faire la propagande nécessaire pour les syndiquer afin qu'ils viennent renforcer notre lutte de classes. Il faut surtout leur expliquer pour qu'ils ne causent pas l'avilissement des salaires. Si nous savons nous y prendre, les ouvriers étrangers seront vite à nos côtés pour obtenir les revendications qui s'imposent.

Communiqués syndicaux

Jeunesse syndicaliste des 4^e et 12^e. — Pendant les chaleurs, on se réunira tous les quinze jours. La prochaine réunion aura lieu demain, à la salle habituelle.

Producteurs et Distributeurs d'Energie électrique de la Seine. — Conseil banlieue ce soir, 20 heures, salle des Commissions, 5^e étage, Bourse du Travail.

Boulangers. — Aujourd'hui, à 9 heures : Bourg-la-Reine (tabac), place Condorcet ; délégués : Guinet et Vautot.

Saint-Germain, 30, rue de Mareuil, Bourse du Travail ; délégué : Boville.

Mantes, café de la Poste ; délégué : Lichon. — A 17 heures :

Asnières, 11, rue Jean-Jaurès ; délégués : Conrad, Vautot, Magna.

Charenton, 30, rue des Carrières ; délégués : Polard et Prévost.

Nogent-sur-Marne, 102, Grande-Rue ; délégués : Poussit, Bousquet, Magnette.

Vanves, ancienne mairie ; délégués : Sardat, Périat, Gorge.

Vincennes, 93, rue de Fontenay ; délégués : Vidal, Mathias, Lemoucu.

Romainville, 10, rue de Paris ; délégués : Chaussin, Lédou, Nectoux.

Travailleurs des P.T.T. — Réunion de la Commission exécutive ce soir, à 20 h. 30, au siège de la Fédération, 33, rue de la Gange-aux-Belles.

Dispositions à prendre en vue de l'unité.

Jeunesse syndicaliste des Métaux. — Ce soir, à 20 h. 30, assemblée de la J. S., salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Ordre du jour : Le Congrès, son organisation ; Correspondance.

Présence de tous indispensable.

Fédération des Jeunes syndicalistes. — Les camarades sont priés de passer prendre les cartes de la fête, au siège, aujourd'hui, à 20 h. 30.

Syndicat international et autonome du Chauffage. — Réunion du Conseil ce soir, à 18 heures, à la permanence. Les nouveaux camarades du Conseil sont priés d'être présents.

Papier-Cardon. — Ce soir, à 20 h. 30, à la permanence, réunion du Conseil afficheur.

Travailleurs de la Voirie. — La corporation est favorisée par l'abondance de travail ; il nous appartient d'en profiter pour améliorer nos conditions de travail et faire face au mercantilisme patronal. Que tous se préparent pour la réunion du 1^{er} juin.

Chaussure réparation. — Tous les camarades de la Réparation sont invités à assister à la réunion qui aura lieu aujourd'hui, à 20 h. 30, salle Eugène-Vaillin.

DANS LE S.U.B.

JEUNESSE SYNDICALISTE DU BATIMENT. — Ce soir, réunion, salle des Commissions, 4^e étage.

Ordre du jour : Organisation de la balade ; Diffusion des cartes pour la fête de samedi ; Le Congrès de la Seine et le Congrès national. Présence de tous indispensable.

Les élections pour le remplacement du secrétaire adjoint ont lieu chaque soir, de 17 heures à 18 heures, bureau 30.

Les membres de la Commission de contrôle et ceux de la Commission d'enquête sont priés de passer à la trésorerie ce soir, à partir de 17 h. 30.

CHARPENTIERS EN FER. — Réunion du Conseil et des délégués ce soir, à 18 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau.

MAÇONNERIE-PIERRE. — Réunion du Conseil et des militants de la Section ce soir, à 17 h. 30, bureau 13.

PLOMBIERS-COUVREURS. — Réunion du Conseil ce soir, à 18 heures, bureau 14.

PLOMBIERS-POSEURS. — Réunion des délégués de maisons et de dépôts ce soir, bureau 14.

DEMOLISSEURS. — Les camarades sont priés de passer au siège chercher des tracts en vue de la réunion corporative du 1^{er} juin.

CHARPENTIERS EN BOIS. — La dernière réunion de la Section technique a décidé que les assemblées générales auraient lieu désormais en semaine ; en outre, les camarades ont décidé de continuer l'action sur les chantiers pour obtenir l'application des revendications de la 13^e Région.

Une collecte pour les lock-outés fut faite à l'issue de la réunion.

Réunion du Conseil demain, à 18 heures, au siège.

FUMISTES INDUSTRIELS. — Les camarades sont prévus qu'une importante réunion aura lieu dimanche 25, salle Bondy, Bourse du Travail. Cette réunion devant avoir une très grande importance, tant au point de vue revendications que groupement corporatif, les camarades doivent faire l'impossible pour venir nombreux et faire le nécessaire auprès des copains non syndiqués pour que tous soient présents dimanche.

Le travail en France

A la fin de la semaine dernière, 10.171 demandes d'emploi faites par des ouvriers et des ouvrières n'ont pu être satisfaites, alors que, les offres d'emploi non satisfaites s'élevaient à 13.324.

Comme il s'agit, en général, de travail non qualifié, on voit tout de suite comment

fonctionnent les offices de placement. D'un côté, 13.000 employeurs qui ne trouvent pas d'ouvriers ; de l'autre côté, 10.000 ouvriers qui ne trouvent pas de travail.

Les placements ont été faits ainsi :

Agriculture, 1.542 ; métallurgie, 1.340 ; bâtiment, 2.121 ; manutention, 8.228 ; mines, 282 ; vêtement, 526 ; alimentation, 4.740 ; divers, 500.

En somme, 19.000 ouvriers et ouvrières ont été placés. Il y a encore 10.000 chômeurs, alors que des patrons ont réclamé 13.000 paires de bras.

Joli régime !

La Vie de l'Union Anarchiste

Conseil d'Administration DU « LIBERTAIRE »

Demain mercredi, réunion du Conseil d'Administration, à 21 heures très précises, au local habituel. Que tous ses membres soient présents.

Comité d'initiative

Ce soir, à 20 h. 30, rue de Bretagne 49, réunion du Comité d'Initiative de l'U. A. Que les délégués viennent en grand nombre. Frayssé et Faux sont convoqués.

Assemblée Générale des Anarchistes de la Région parisienne

le Samedi 24 mai, à 20 h. 30
49, RUE DE BRETAGNE

A l'ordre du jour : Réorganisation de la propagande anarchiste ; Fédération U. A. C. I., etc. ; questions diverses très importantes.

Appel à tous.

Paris et Banlieue

Groupe de Pantin-Aubervilliers. — Réunion du Groupe aujourd'hui, à 20 h. 30. Tous les copains sont priés d'être présents.

Organisation d'une conférence dans le quartier.

Province

Groupe d'Angers. — Le Groupe se réunira demain, à 20 h. 30, salle de la Maison du Peuple. Péan est instamment prié de venir s'expliquer au Groupe au sujet des paroles prononcées par lui à une réunion du Bloc des Gauches.

Groupe de Grenoble. — Réunion du Groupe vendredi prochain, à 20 h. 30, salle du café Jarrand, quai de France.

Dernières dispositions à prendre pour la promenade du 25 mai ; Réunion Germaine Berton et Chazoff ; Questions diverses.

Le dimanche 25 mai, une promenade champêtre au plateau Saint-Nizier est organisée par le Groupe. Tous les amis du « Libertaire » et leurs familles sont cordialement invités à cette balade. Rendez-vous place Saint-Bruno ; départ à 5 heures du matin.

Communications diverses

Club du Faubourg. — Ce soir, 19 heures, maison des Coopérateurs, 85, rue Charlot, 38, banquet littéraire du Faubourg, présidé par l'écrivain Henri Béraud, l'auteur de « L'Éternel » et « Le Martyre de l'Obèse », etc. avec débat à propos de l'enquête de Maurice Wulens : « L'Étranger et le Pignon » ; un écrivain doit-il être riche ? Orateurs : Henri Béraud, Georges Pioch, Pierre Bonardi, etc.

En raison de l'affluence des convives, les non-dîneurs ne seront pas admis.

Prix du couvert : 15 francs (vin, café, champagne et service compris).

Secrétariat ce matin, 38, rue de Moscou (Central 34-22).

Les Fêtes du Peuple. — Ce soir, à 20 h. 30, à l'Egalité, 17, rue de Sambre-et-Meuse, chorale (hommes).

La "Revista Blanca"

Sommaire du numéro 24 :

El Hombre y la Tierra (Eliseo Redus). — Los Problemas de la post-revolución (L. Fabbri). — La Elite y las multitudes (Federica Montseny). — Cronica argentina Del ambiente ideológico (Piero Quirion). — El Emancipador del Pueblo (Soledad Gustavo). — Las elecciones en Francia, en Alemania y la guerra que viene (Albert Delaville). — Las vidas agitadas, Camoens (Gil Blas de Santillana). — El Arte Literario Francés (Jacques Descleuze). — El Problema del Amor (Brand). — El alma del Hombre (Gaston Leval). — De la ciudad (Solano Palacio). — El Ultimo Quijote (novela de Federico Urales). — La unidad moral de la izquierda socialista. — Comentarios. — El Sindicalismo pende al momento (Alfonso Miguel).

Avec le numéro 24, cette importante revue de langue espagnole rentre dans sa deuxième année d'existence ; elle annonce pour le prochain numéro, l'augmentation de ses pages et d'importantes réformes.

Soledad Gustavo, San Martín, 3, Sardanola del Vallés (Barcelona, Espagne). Trois mois : 10 francs ; six mois : 20 francs ; un an : 35 francs.

PETITE CORRESPONDANCE

LE GROUPE DE MERU

est informé que par suite de laryngite Loral se voit obligé de remettre sa conférence en juin.

Un Camarade désirerait vendre le Larousse médical 1923. Prière d'écrire à Don Bosco, 88, rue de la Tombe-Issoire, Paris.

Duplex peut-il donner des nouvelles à Louvet ?

Un Camarade de Sarrebruck (Alsace) peut-il faire parvenir son adresse à Cyrano, au « Libertaire » ?

Le camarade Baron, du S.U.B. pourrait-il voir Froissard à la Bourse, ce soir, de 17 heures à 18 heures ?

F. Guillon, tailleur à Tournus (Saône-et-Loire), désire entrer en relations avec camarades de Cannes, Nice et Menton.

Les Camarades pouvant me donner des nouvelles de M. Thalheim sont priés de m'écrire au journal ou de passer me voir, 9, rue Louis-Blaanc. — Pierre Lentente.

O. Gaillard. — Partage les sentiments ; mais combien cela serait difficile à réaliser !

F. Lasgoutte. — Avons fait nécessaire pour réajustements. Pas encore reçu les 105 francs que tu m'annonçais dans ta lettre du 13 courant. — P. L.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris